6e Année, N° 105 - 1er Juin 1930

CEDIAS BIBLIOTHÈQUE MUSÉE SOCIAL

Prix : 2 francs

# la Révolution prolétarienne

Revue bi-mensuelle Syndicaliste Révolutionnaire

SOMMAIRE :

LETTRE DES INDES

## La Révolution nationale en marche

par J. PÉRA

VENGEANCE D'AVENTURIER

## Tardieu veut faire révoquer Félicien Challaye

PARMI NOS LETTRES : Après le manifeste de l'Enseignement. — L'étude sur le centenaire de l'Algérie. — L'appel de la Librairie du Travail.

LA PETITE HISTOIRE : Un agent de Coty. — « Faites du potin ». — Tous dans la rue ! — Exagération bolchevique.

## *Le Syndicalisme révolutionnaire est-il encore possible ?*

par Edouard BERTH

LETTRE D'ANGLETERRE : La transformation du « Daily Herald » (R.W.P.)

A TRAVERS LES LIVRES : **Guide de la femme intelligente en présence du Socialisme et du Communisme**, par Bernard Shaw (**Marcelle Richard**). — **Der Anarchismus von Proudhon zu Kropotkine ; Elisée Reclus, anarchist und Gelehrter ; Eliseo Reclus, la vida de un sabio, justo y rebelde**, par Max Nettlau (**Jacques Mesnil**). — **La Vie de Gracchus Babeuf**, par Ilya Ehrenbourg. — **La Vie de William Cobbett**, par G. K. Chesterton (**A. Richard**).

FAITS ET DOCUMENTS : Ce qui s'est passé à Bruxelles... — Le provocateur Paul Jany à l'œuvre.

ENTRE NOUS : 70 abonnements nouveaux par mois, trois par jour !

Administration et Rédaction : 54, rue du Château-d'Eau -:- PARIS (10e)

Source gallica.bnf.fr / CODHOS / CEDIAS – Musée social

# la Révolution prolétarienne

Revue bi-mensuelle syndicaliste révolutionnaire
(Paraissant le 1er et le 15)

**Rédaction et Administration :**
**54, rue du Château-d'Eau, PARIS-Xe**

Téléphone : Botzaris 21-32

---

Pour ceux qui veulent comprendre et apprendre, la **Révolution Prolétarienne** publie sur les grands problèmes du mouvement international, sur les batailles ouvrières, sur les questions d'organisation, sur les campagnes de revendication :

**ÉTUDES, ENQUÊTES, MONOGRAPHIES, DOCUMENTS,**

Elle publie toute une série de rubriques régulières permettant de suivre le mouvement des idées et l'évolution des faits économiques :

**Le Carnet du Sauvage** (P. Monatte)

**Les Notes Economiques** (R. Louzon)

**La Renaissance du Syndicalisme** (Par les militants de la Ligue Syndicaliste)

**Parmi nos Lettres** (De tout et de tous)

**A travers les Livres** (A. Rosmer, B. Giauffret, A. Richard, etc.)

**Lettres de l'Internationale** (De Russie, d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Allemagne, etc., etc.)

**Faits et Documents**

---

**COLLABORATEURS**

G. Airelle, E. Allot, J. Aufrère, J. Baldacci, E. Berth, Marthe Bigot, M. Chambelland, J. Cévenol, F. Charbit, J. et J. Cornec, V. Delagarde, Max Emile, Finidori, H. Fulconis, A. Garnery, B. Giauffret, Max Eastman, Jean Glaive, V. Godonnèche, R. Hagnauer, G. Lacoste, F. Loriot, R. Louzon, A. Mahouy, L. Marzet, J. Mesnil, P. Monatte, G. Nicolas, J. Péra, R. W. Postgate, A. Richard, A. Rosmer, R. Rouviane, C. Talès, U. Thévenon, G. Thomas, A. Villeval, etc., etc.

---

**CONDITIONS D'ABONNEMENT**

FRANCE, ALGERIE, COLONIES

Six mois..... 20 fr. Un an..... 40 fr.

EXTERIEUR

Six mois..... 26 fr. Un an..... 50 fr.

*Adresser toute la correspondance relative à la Rédaction et à l'Administration* à M. Chambelland, 54, rue du Château-d'Eau, Paris (10e).

(Utiliser pour les envois de fonds notre Compte de Chèques postaux : *Révolution Prolétarienne* 734-99.)

---

**PERMANENCE POUR LA REDACTION ET L'ADMINISTRATION :**
**Tous les après-midi, sauf le dimanche, de 14 à 19 heures**

# La Ligue Syndicaliste

**SON ROLE**

**La Ligue Syndicaliste se propose :**

**1° De travailler à la réalisation de l'unité syndicale, à la reconstitution d'une seule C.G.T. et d'une seule Internationale syndicale ;**

**2° De sortir les deux C.G.T., l'une de l'ornière de la collaboration gouvernementale, l'autre de l'ornière de la collaboration politique, pour les ramener dans la voie de l'indépendance syndicale hors de laquelle l'unité est impossible ;**

**3° De faire prédominer dans les syndicats l'esprit de classe sur l'esprit de tendance, de secte ou de parti, afin de réaliser dès maintenant le maximum d'action commune contre le patronat et contre l'Etat ;**

**4° De participer à l'œuvre d'éducation syndicale en procédant à l'examen des problèmes pratiques et théoriques posés devant le mouvement ouvrier, et en préconisant la formation de Cercles d'études syndicales ;**

**5° De maintenir vivant le précepte de la Première Internationale d'après lequel l'émancipation des travailleurs ne sera l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes.**

**SON FONCTIONNEMENT**

La Ligue Syndicaliste groupe des syndiqués des deux C.G.T. et des organisations autonomes. Elle ne peut accepter l'adhésion d'organisations syndicales. Les ressources de la Ligue sont constituées par des cartes annuelles de membre vendues 5 francs et par des timbres vendus 1 franc.

Adresser toutes communications relatives à la Ligue Syndicaliste, à son secrétaire : Maurice Chambelland, 54, rue du Château-d'Eau, Paris-Xe.

**CONSERVEZ LA COLLECTION DE LA « REVOLUTION PROLETARIENNE »**

Elle constitue une mine de renseignements indispensables à tout militant révolutionnaire.

Elle a sa place dans toute bibliothèque de Syndicat ou de Cercle d'études.

Nous avons un certain nombre de collections des années 1925, 1926, 1927, 1928 et 1929.

Les numéros d'une année : **40 francs.**

Reliés « Selflior » : **48 fr. 50** (franco **50 fr. 50**).

**Reliez vous-mêmes "La Révolution Prolétarienne" "LE SELFLIOR"**

***Système perfectionné de reliure automatique*** est établi pour relier en un volume la collection d'une année, même en cours d'abonnement.

**Prix : 9 fr.**

France ..... 11 fr.
Etranger ..... 14 fr.

**Vous qui collectionnez la « R. P. », utilisez cette reliure solide, propre et bon marché.**

*LETTRE DES INDES*

# La Révolution nationale en marche

Singapour, 18 avril 1930.

Jawaharlal Nehru, président du Congrès, est condamné à six mois de prison. Vague immense de protestation dans toute l'Inde. « Hortal » (fermeture de toutes les boutiques) de 24 ou 48 heures à Bombay (le Stock-Exchange stoppe pour trois jours), Khandwa (meeting de 50.000 personnes), Rangoon (feu de joie de vêtements étrangers), Bénarès (manifestation des ouvriers du Textile), Darwhar (feu de joie de vêtements étrangers, démission d'un magistrat de 1re classe), Jubbulpore, Lahore (meeting « mammouth » et fabrication massive de sel « satyagraha » — les candidats aux examens commencent les épreuves par le cri de « Vive la Révolution! »), Meerut, Cawnpore, Karachi, Amritsar, Hubli, Bagolkot (meeting de 60.000 personnes, violation massive de la loi sur le sel, pas d'arrestations), Hyderabad, Mangalore (raid de la police au « Congress Office », meeting de masses, feu de joie de vêtements étrangers).

Manifestations et feux de vêtements à Poona, Nagpour; grève des étudiants et manifestations des écoliers partout. A Calcutta, l'émotion provoquée par la condamnation de Jawaharlal Nehru se double de la colère provoquée par les six mois de « Rigorous Imprisonement » qui frappent de nouveau Sen Gupta, maire de la ville, et six jeunes gens. Alors c'est la « non-violence » en plein.

Titres et manchettes du *Times of India* du lendemain, 16 avril :

« LES TROUBLES DE CALCUTTA ».
« LA POLICE FAIT FEU SUR LA POPULACE SIKH ».
« DES TRAMS SONT BRULÉS, LES POMPIERS REÇUS A COUPS DE PIERRE ».
« DES AUTOS BLINDÉES PATROUILLENT DANS LES RUES ».

Et voici maintenant quelques extraits :

« De graves troubles sont survenus mardi à Calcutta, et la police dut charger à plusieurs reprises des foules tumultueuses. Il y eut plusieurs blessés dont cinq officiers de pompiers européens... Des autos blindées patrouillent dans les rues, et la police armée est à l'œuvre.

« Les troubles ont commencé lundi, après les nouvelles des jugements de MM. Jawaharlal Nehru et J. M. Sen Gupta. Des meetings se tinrent dans les parcs publics de Calcutta, dans le but de violer la loi sur la sédition et d'enfreindre le « Salt Act », malgré l'interdiction des meetings par la police. Les policiers durent charger la foule pour la disperser et il y eut plusieurs blessés.

« Le désordre continua mardi, et pour contraindre à un « hortal » complet, deux trams furent brûlés à Bhowanipore. La brigade de pompiers qui vint éteindre le feu fut reçue à coups de pierre par la foule; il y a plusieurs grands blessés parmi les hommes et les officiers. Des hordes excitées parcoururent les rues, et plusieurs collisions avec la police se produisirent. La situation s'améliora plus tard dans la journée... »

Dernières nouvelles :

« La situation est maintenant à peu près sous notre contrôle. Les trams circulent partout, mais le « hortal » est complet dans la plupart des quartiers indiens. »

« ... Les rues sont couvertes d'éclats de briques, de pavés, de pièces de fer et d'armes brisées. Des autos blindées patrouillent et les policiers armés sont à l'œuvre. »

⁂

A Madras également, « hortal » complet et spontané.

Les ouvriers tisseurs partent aussi en grève — pour la huitième fois. Meeting monstre. Deux leaders, arrêtés quelques jours auparavant, sont là : T. Prakasam et Nageswara Rao. Au lieu de leur appliquer les six mois de prison qui semblent habituels pour violation du « Salt Act », le Tribunal s'est contenté de leur coller une forte amende. Naturellement, ils ont refusé de payer. Alors, immédiatement, on a saisi leurs automobiles. Elles doivent être vendues aux enchères.

Les orateurs disent : « Si le gouvernement applique sa loi, c'est-à-dire s'il fait une enchère publique, il ne se trouvera pas un seul acheteur ! » En effet, je ne sais pas comment a eu lieu l'enchère, mais toujours est-il que les deux voitures ont été vendues au même individu pour un prix très inférieur à leur valeur.

Ce refus de payer les amendes n'est qu'un des aspects de la non-coopération judiciaire. Un autre est le refus de participer aux débats. Jawaharlal Nehru, après avoir déclaré : « C'est de propos délibéré que j'ai violé la loi », se mit à effeuiller des jasmins et à causer avec sa mère, ne prêtant aucune attention à ce que disaient le président, le procureur et les témoins à charge. Jawaharlal Nehru n'avait ni avocat ni témoins.

Au dehors, une foule énorme agitait des drapeaux nationalistes ; elle faisait retentir ses clameurs jusque dans la salle d'audience. Après la condamnation, Jawaharlal se leva (rappelons qu'il est le président du Congrès, le plus grand personnage après Gandhi) et il déclara qu'il entendait qu'aucun régime spécial ne lui soit appliqué en prison tant qu'il y aurait d'autres prisonniers politiques souffrant au droit commun.

Sen Gupta, accusé avec six étudiants d'avoir violé la loi sur le sel et d'avoir résisté à la force publique, lut publiquement des passages de l'*Appel au Pays*, livre prohibé, et déclara aussi que, conformément à la discipline du Congrès National Indien, il ne participerait pas aux débats. L'assistance entonna alors le

« Bande Maharam » (« Salut mère patrie »), et des démonstrations éclatèrent au dehors.

T. Prakasam et Nageswara Rao refusèrent naturellement aussi toute participation aux débats. Ils déclarèrent seulement avoir agi de propos délibéré, quand le président leur demanda : « Exprimez-vous le regret d'avoir contrevenu à la loi ? », « Non » répondit l'un, « Pas de ce côté de la barricade... » dit l'autre.

Les étudiants de Jullundur, accusés d'avoir formé une société secrète pour commettre des meurtres politiques, crient : « A bas l'impérialisme britannique! » et laissent les policiers raconter leurs pseudo-découvertes d'imprimerie clandestine et... de bombes. Il y a tout lieu de croire que les « conspirateurs » de Racca, du « Parti ouvrier et paysan », jugés le même jour, ont eu la même attitude.

***

La seule note discordante de cette vague révolutionnaire offensive est la reprise du travail par les cheminots. L'ordre de reprise est de lundi, mais pour mercredi seulement, à cause de la condamnation de Jawaharlal Nehru, condamnation qu'il faut stigmatiser mardi. Impossible de savoir dans quelles conditions rentrent les grévistes. Certains articles disent que c'est après avoir obtenu satisfaction. D'autres disent le contraire. Il semblerait que ce soient les derniers qui aient raison.

En tous cas, il semble qu'il y aura des sanctions. Quant aux syndicalistes qui, le 10 avril, arrêtèrent la malle de Bombay en se couchant sur les rails, ils viennent d'être jugés. Le secrétaire du Comité de grève attrape 4 mois, un autre militant 3 mois et les autres une semaine de « Rigourous Imprisonement ». Le secrétaire du Syndicat des Travailleurs du Jute du Bengale, le camarade Baker Ali Mirza, est également condamné ; il parle, devant le tribunal, de la « lutte fondamentale qui oppose le travail au capital ».

Mais de nouvelles grèves éclatent (Madras), d'anciennes rebondissent (Karachi, Mineurs de Orgaaum, qui réclament maintenant paye entière pour toute la durée de la grève.)

En même temps, les Musulmans font savoir leur solidarité aux Musulmans de Palestine en se plaçant partiellement sur le terrain religieux (le Prophète aurait dit que seuls les Musulmans peuvent occuper les lieux saints), mais surtout sur le terrain économique : le sionisme est une entreprise qui a pour but d'exproprier les Arabes.

Les marchands de produits chimiques et les pharmaciens indous décident le boycott de tous les produits médicinaux anglais. En conséquence, les contrats annuels dont la plupart venaient à échéance le Premier de l'an hindou (vers le 15 avril) ne sont pas renouvelés. C'est sûrement un gros coup pour l'industrie britannique, car les spécialités pharmaceutiques sont une des rares denrées pour lesquelles les populations coloniales constituent un débouché.

Le président de l'organisation des médecins hindous a déclaré que les produits nécessaires à soigner les Indiens peuvent être trouvés aux Indes mêmes ou être importés de l'étranger. Ce coup sérieux et inattendu au commerce britannique n'est pas provoqué par l'agitation gandhiste, c'est une réponse à la décision anglaise de ne pas admettre en Angleterre la validité des diplômes hindous. Mais en révolution tout vient en même temps et de mille sources.

***

Tous les faits que je vous signale, camarades de la *R. P.*, sont tirés des journaux du *seul* 16 avril. Et ce que j'en oublie, des manifestations, et des condamnations, et des fabrications de sel, et des feux de joie !...

Et la réponse à Miss Mayo ! Les cinémas publient de grands placards : « Miss Mayo réduite au silence », et ils invitent le public à venir voir le grand film national, « Father India », avec des affiches représentant le schéma de l'Inde sur quoi se détache en rouge « Father India ».

... Alors le *Times of India* s'inquiète, demande si l'on a un plan, et dit que les déclarations confiantes du gouvernement « rappellent curieusement beaucoup de déclarations officielles d'août 1914 ».

Il écrit notamment :

« Nous voudrions savoir quelles sont les mesures prises par le gouvernement en face de cette situation qui — c'est manifeste ! — se développe rapidement. »

«... Si nous considérons la façon dont à Bombay les corporations d'affaires, les unes après les autres, observent de fidèles « hortals », le ralliement autour de M. Gandhi est plus grand que beaucoup d'observateurs — mais peut-être pas le gouvernement de l'Inde — n'avaient pu le prévoir. »

« ... Le gouvernement, en dépit de sa confiance dans les mesures qu'il prend, ne se trouve soutenu que par une fraction d'opinion publique qui diminue rapidement. »

« ... Nous écrivons ceci non pas dans un esprit défaitiste, mais dans l'espoir que... etc... »

***

C'est fantastique, ce qu'on peut tirer de la production buissonnante (comme on dit au Collège de France) d'un seul jour de révolution.

En vertu de l'adage : « Vingt-quatre heures passées dans un pays sont plus instructives que six mois d'études sur ce même pays », les Indes et la révolution hindoue commencent à ne plus être pour moi quelque chose de livresque. Je commence à m'y orienter un tout petit peu.

C'est *beaucoup plus* la révolution que je ne l'aurais cru, une révolution tout à fait nationale, c'est entendu, je le savais, mais davantage conduite par la bourgeoisie que je n'aurais cru.

De Paris, j'étais prêt à confondre notre cause avec celle des leaders gandhistes. Maintenant non. Il faut marcher avec eux, c'est entendu, puisqu'ils font la révolution, *mais il faut que le prolétariat ait son autonomie;* qu'il marche avec les bourgeois en révolution, mais qu'il marche comme une grande personne.

L'attitude la plus stupide consiste à ne rien faire

et à combattre les leaders gandhistes. Mais c'est d'une stupidité telle qu'elle n'est possible qu'à Paris.

Vous informent-ils, au moins, les « révolutionnaires » parisiens ? Vous traduisent-ils les journaux hindous? Ou bien persistent-ils à se contenter des informations des bourgeoises agences télégraphiques européennes ?

Leur premier devoir serait de marquer leur sympathie à la révolution hindoue en la faisant connaître... Mais ils se contenteront sans doute d'une soirée aux Sociétés Savantes où ils ressasseront des insanités sur la « non-violence »...

***

A ce propos, voici les dernières instructions de Gandhi :

Pour tout le monde, avoir dans la main une poignée de sel et la défendre « non violemment » contre tous les assauts de la police. (Ainsi plusieurs hommes eurent les poignets brisés.)

« Si vous avez maintenant cette force de souffrir, et cette foi dans votre mission, je ferai bien d'autres pas en avant. »

Pour les volontaires, montrant les bassins à sel, Gandhi proclame :

« Je veux vous considérer maintenant non seulement comme les gardiens du précieux monde national qui est enfermé dans vos poignets, mais aussi comme les défenseurs de tout le trésor qui est maintenant préparé dans les bassins à sel. Défendez ce trésor avec votre vie si c'est le prix qu'il réclame. Quand les policiers viennent pour saisir les bassins, entourez-les, ne laissez pas les policiers approcher avant d'être venus à bout de vous par la force (« over power ») et la brutalité. »

J. PÉRA.

## *VENGEANCE D'AVENTURIER*

# Tardieu veut faire révoquer Félicien Challaye

Une violente campagne de presse vient d'être déclenchée contre notre collaborateur Félicien Challaye.

Le 27 mai, le *Temps* publie, dans sa page coloniale, un article signé d'un « élève de mathématiques élémentaires » du lycée Condorcet, lequel article est précédé d'un « chapeau » dont l'auteur anonyme dénonce Félicien Challaye — qui, justement, professe à Condorcet — pour le « violent procès de la colonisation française » auquel il se serait livré, le dimanche 18 mai, à Foix, dans une réunion publique, en présence d'élèves annamites du lycée qui l'auraient applaudi alors qu'il demandait « l'évacuation immédiate des colonies ».

Le 28 mai, la *Victoire*, organe du pitre Hervé et des policiers Albert Crémieux et Paul Jany, publie en première page, tête de colonne, visiblement d'après les notes d'un indicateur de la Sûreté générale, des déclarations anti-colonialistes qu'aurait faites Félicien Challaye lors d'un meeting à propos des événements d'Indochine tenu le 26 mai aux Sociétés Savantes. Et la *Victoire* de dénoncer le « professeur Challaye » à M. Marraud, ministre de l'Instruction publique, à qui elle intime l'ordre d'agir.

Le 28 mai, le *Journal*, qui a failli toucher le million de Mme Hanau et qui, en toutes circonstances, prend les ordres chez l'aventurier, accorde la grande publicité d'une tête de colonne de sa première page à une demande d'interpellation déposée le 27 par le député de Cochinchine Outrey, au sujet de la « propagande abominable » de Félicien Challaye.

Ce même jour, tous les journaux dont la liaison avec le Ministère de l'Intérieur est indiscutable, « donnent » contre Félicien Challaye. Le soir, on apprend que M. Marraud, ministre de l'Instruction publique, a ordonné une enquête.

Le but de cette campagne de presse est claire : il faut révoquer Félicien Challaye, professeur de philosophie au lycée Condorcet.

Mais la presse stipendiée, la presse vendue, la presse policière ne donne que le prétexte. Les opinions de Félicien Challaye en matière coloniale sont connues de tous depuis longtemps. Son activité anticolonialiste ne date pas de la réunion tenue le 18 mai à Foix. Il n'y a pas si longtemps, Challaye était encore membre du Comité central de la Ligue anti-impérialiste. La presse pourrie aurait donc pu dénoncer « l'attitude abominable » et « les calomnies odieuses » du professeur Challaye depuis nombre de mois et d'années.

Pourquoi les dénonce-t-elle seulement aujourd'hui ?

Tout simplement parce que c'est seulement aujourd'hui que le Ministère de l'Intérieur a ordonné de les dénoncer.

Tout simplement parce que Tardieu a jugé le moment propice pour assouvir une basse vengeance personnelle contre l'homme intègre qui, dans la *Révolution prolétarienne*, a rappelé son louche passé d'aventurier.

La campagne de la presse policière contre Félicien Challaye n'a pas d'autre but que de servir la rancune de Tardieu contre celui qui a vigoureusement et opportunément rappelé les sales affaires de l'Homs-Bagdad et de la N'Goko Sangha où le « réaliste » fit ses débuts.

Tardieu a ordonné à sa presse de monter en épingle l'activité anti-colonialiste de Challaye pour obliger Marraud à révoquer ce professeur qui, tandis que d'autres fonctionnaires vont à la messe ou militent à l'*Action Française*, emploie ses dimanches à dénoncer les méfaits abominables de l'impérialisme français dans les colonies.

Nous répétons que le motif réel de cette campagne n'est autre que la brochure de Félicien Challaye, « Un aspirant dictateur, André Tardieu », brochure à laquelle la police s'est particulièrement intéressée ces dernières semaines. Cela suffira-t-il à empêcher d'aboutir le procédé de jésuite employé par l'aventurier de la place Beauvau pour frapper un homme que la loi ne lui permet pas de poursuivre ?

LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE.

# Parmi nos Lettres

**Après le manifeste de l'Enseignement**

Le manifeste de l'Enseignement a été diversement accueilli. Voici le son de cloche d'un ami de la Charente :

*Les membres du bureau fédéral critiquent avec cette ardeur propre aux néophytes. Nous en verrons d'autres, de ces ouvriers de la dernière heure, qui crieront encore plus fort et qui se signaleront en anathématisant le P.C.! Faut-il se laisser submerger par ces vagues successives de protestataires, et recommencer, en somme, les débuts de l'ancienne scission syndicale?*

*Je persiste à croire que les Aulas, Dommanget, etc..., ne diraient rien si on avait un Parti communiste tout au plus « convenable »...*

*...Pour ma part, je n'aime pas trop les blocs* contre *quelque chose. Je préfère une union restreinte* pour *quelque chose.*

*En tant que minoritaire n° 1, je me méfie des cohues de mécontents qui arriveront fatalement et qu'on risque d'accueillir comme des enfants prodigues.*

Autre son de cloche, des Alpes-Maritimes :

*Les centristes de la Fédération gardent leur tactique de ne pas oublier de nous envoyer des coups de pied. (Il est dur d'avouer qu'on a eu longtemps les yeux bouchés.)*

*Mais, en somme, ne sont-ce pas là surtout des réserves verbales, puisqu'ils sacrifient la direction unique qu'ils admettaient autrefois?*

*Quant à leur ergotage sur* l'indépendance, *je ne comprends pas. Je ne sache pas que nous ayons jamais eu la prétention d'empêcher dans les Syndicats l'infiltration idéologique, et que nous ayons jamais pensé qu'*indépendance *signifiait isolement et dédain.*

Voici enfin l'opinion d'un camarade de la Loire :

*Vous avez bien eu raison de diffuser le manifeste de l'Enseignement.*

*Mais cette nouvelle minorité ne pourra se différencier longtemps du Comité pour l'indépendance du syndicalisme, sinon elle ne sera plus comprise de la fraction qui la suit. Elle s'isolera de ses propres partisans.*

*Pour moi, le courant pour l'indépendance du syndicalisme est si fort qu'il gagnera les masses, et entraînera l'ensemble des militants qui ont le souci d'un mouvement syndical fort.*

**L'étude sur le Centenaire de l'Algérie**

Tardieu et Mallarmé n'ont pas osé saisir notre dernier numéro, qui contenait la seconde partie de l'étude de Louzon sur le Centenaire de l'Algérie. Mais nous avons appris, par la lettre suivante, que les « saisies » arbitraires, dans les bureaux de poste algériens, ont été opérées en vertu d'une circulaire secrète du Directeur des P.T.T. d'Alger :

*Il y eut des instructions secrètes de données dans les services des P. T. T. en Algérie pour empêcher de parvenir à destination tous écrits subversifs concernant le Centenaire.*

*Si la R. P. fut saisie là-bas, ce fut probablement en vertu de cette circulaire secrète du Directeur des P. T. T. d'Alger qui prescrivait de retenir et de verser aux rebuts, les envois du matériel de propagande édité par le Secours rouge international.*

*O Démocratie!*

**Pour la Librairie du Travail**

Une réponse d'un camarade de Limoges :

*J'ai pris connaissance de l'appel adressé par la Librairie du Travail.*

*Redoutant sa disparition éventuelle, j'ai envisagé aussitôt la possibilité de l'aider à surmonter ses difficultés présentes, persuadé qu'elle pourra encore être sauvée si tous les militants veulent y contribuer dans la mesure de leurs moyens.*

*Je prends donc l'engagement de diffuser pour 300 fr. de livres et brochures du stock. Dès aujourd'hui, j'envoie 100 francs par chèque postal.*

# LA PETITE HISTOIRE

### L'agent de Coty

« Monatte s'est placé sous le patronage de Coty », « il est un agent de Coty ».

Ainsi divague Monmousseau, surtout quand le soleil tape.

Mais c'est au sein du Parti communiste que l'on vient de découvrir un véritable agent de Coty, un vrai de vrai.

Il n'était même pas « oppositionnel ».

Au contraire !

Bien dans la ligne, le secrétaire de rayon Zimmerman pourfendait les opportunistes. Après quoi, il s'en allait renseigner le nommé Robert Fleurier, employé du parfumeur, lui-même révolutionnaire repenti.

Mieux, le secrétaire de rayon Zimmerman était un « glorieux emprisonné ». Quelques jours avant qu'il soit découvert, la F.S.T. faisait, en son honneur, courir le « grand prix Zimmerman ».

Pour les agents de Coty, Monmousseau, c'est à la porte de votre parti qu'il faut frapper.

### « Faites du potin »

L'histoire vient d'Alger, dont Mallarmé, ministre des Postes, est député.

Avant d'être ministre, alors qu'il n'était que simple député, Mallarmé recevait un jour une délégation mandatée pour lui exposer les revendications des postiers algériens.

Savez-vous quelle réponse fit Mallarmé à cette délégation ?

« *Si vous voulez obtenir quelque chose,* dit-il aux délégués, *faites du potin!* »

Le même Mallarmé, devenu ministre des P.T.T., révoque à tour de bras commis et dames du téléphone qui, suivant son conseil, ont « fait du potin » pour obtenir de n'être pas sacrifiés dans la répartition des crédits affectés aux traitements des fonctionnaires.

Avouez que la politique, c'est le domaine des girouettes.

### Exagération bolchevique

La scène se passe à la Commission Exécutive de la C.G.T.U.

Simonin cite en exemple la région du Nord qui, dit-il, a collecté trente mille francs pour envoyer des délégués au Congrès des Jeunes Ouvriers.

Le délégué des jeunes l'interrompt :

— Non, c'est 30.000 cartes que la région du Nord a vendues.

— Des cartes à combien ?

— A 25 centimes.

— Ça ne fait rien, réplique Simonin, c'est la même chose.

Tout de même, les membres de la majorité de la C.E. ne peuvent s'empêcher de sourire devant l'aplomb de ce secrétaire confédéral (l'est-il encore?) pour qui 7.500 francs c'est la même chose que 30.000 francs.

### Tous dans la rue !

Le Premier Mai, à Paris, sur les grands boulevards, cinq heures de l'après-midi.

Un de nos amis était « descendu dans la rue. »

Il recherchait une « manifestation de masse », quand il vint à passer devant le Café d'Angleterre, endroit sélect.

Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir, à la terrasse dudit café, quatre « purs » entre les « purs » qui, benoîtement, sirotaient un apéritif bien tassé.

S'approchant, il tape sur l'épaule de l'un d'eux :

— Alors, mon vieux D.., où c'est qu'on manifeste ?

Il faut vous dire que cet ami, homme du Nord, est un pince-sans-rire réputé.

# Le Syndicalisme Révolutionnaire est-il encore possible ?

*Je publie ici cet article, avant-propos d'un volume prochain, qui paraîtra chez* **Rivière**, *dans la collection des* Etudes sur le Devenir social. *J'essaie d'y établir la possibilité, la vraisemblance et la nécessité de cette renaissance du syndicalisme révolutionnaire, à laquelle travaillent la* Révolution Prolétarienne *et, plus récemment, sous la forme d'un journal hebdomadaire,* Le Cri du Peuple.

## I. — OCCIDENT ET ORIENT

Je réunis dans ce volume les trois études sur *Proudhon et Marx*, qui ont paru dans la *Révolution Prolétarienne* en septembre, octobre et novembre 1926, auxquelles je joins la préface que j'ai écrite sur Sorel pour l'édition allemande des *Réflexions sur la violence*; et je leur donne ce titre : *Trois précurseurs du socialisme occidental*, pour en bien marquer tout de suite le caractère, l'esprit et la tendance. On a beaucoup parlé, ces dernières années, de « défense de l'Occident »; on a écrit sur ce sujet des myriades d'articles, c'est même le titre d'un volume, qui voudrait être considérable, d'Henri Massis; et il est clair que la Révolution russe, et sa filiale, la Révolution chinoise, donnent beaucoup de souci à nos publicistes bourgeois, qui s'érigent à qui mieux mieux en paladins de la civilisation occidentale prétendûment menacée d'un péril mortel. Si, cependant, de l'Occident ou de l'Orient, l'un ou l'autre pouvait crier au viol et à la profanation et appeler au secours, il semble que ce soit bien plutôt l'Orient, dont la civilisation patriarcale et séculairement immobiliste s'est vue soudain envahie et bousculée, défigurée et avilie par l'Occident capitaliste et mobiliste. Faudrait-il donc appliquer ici, une fois de plus, le fameux adage : *Græcia capta ferum victorem cepit*, et dire que l'esprit de l'Orient a commencé de miner et de corrompre le mâle esprit de son conquérant? Henri Massis, que son zèle néo-thomiste emporte à des généralisations téméraires, n'est pas loin de le croire, et il va jusqu'à voir dans Hegel, le grand philosophe allemand, une sorte de « mage oriental », dont la sophistique exerce sur l'Occident un dangereux et si diabolique attrait que seul l'Ange de l'Ecole pourrait en conjurer les funestes effets. Nous savions, de reste, que l'Eglise, comme d'ailleurs sa commère l'Université, n'ont jamais cessé de considérer Hegel comme un pestiféré; Kant a bien pu, malgré sa qualité de Prussien, pénétrer dans les programmes universitaires, et même obtenir l'audience de certains milieux catholiques modernisants, au grand scandale, d'ailleurs, des orthodoxes, dénonçant les infiltrations kantiennes, à leurs yeux si perfides; mais Hegel s'est toujours vu, jusqu'ici, refuser l'honneur d'être étudié à l'égal des grands philosophes classiques, à côté de Platon et d'Aristote, de Descartes et de Leibniz, de Spinoza et de Kant; et son influence est restée extra-ecclésiastique et extra-universitaire, ne s'étant guère exercée que sur des *profanes*, comme Taine ou Renan, Proudhon ou Marx. Ce grand philosophe du Devenir et de l'Histoire, dont la pensée, en réalité, a dominé le XIXe siècle, siècle des grands historiens, et symbolisé la promotion de l'Allemagne à l'hégémonie spirituelle, comme Voltaire avait symbolisé l'hégémonie française au XVIIIe siècle — malgré ses opinions expressément et formellement conservatrices, est toujours considéré comme un dangereux *révolutionnaire*. Et, en vérité, il est bien tel, d'où la haine parfaitement clairvoyante de tous les réactionnaires, qui ne défendent dans l'Occident qu'un certain *quiétisme* social et intellectuel, le quiétisme de la bourgeoisie nantie et soucieuse avant tout de conjurer les effets de ce progrès technique vertigineux, qu'elle a pourtant contribué à lâcher sur le monde, bouleversé et déraciné par lui de ses assises séculaires. L'esprit intime de la philosophie de Hegel est même à ce point révolutionnaire, qu'on assiste, périodiquement, dès que, dans les milieux socialistes, *la foi* est quelque peu ébranlée, à des attaques contre la dialectique hégélienne, rendue responsable des erreurs et des mécomptes des divers partis. Naguère, au sein de la social-démocratie allemande, toute confite et ankylosée en un marxisme stéréotypé, Bernstein rompit des lances contre Hegel et plaça son révisionnisme sous l'égide d'*un retour à Kant*; et, tout récemment encore, Max Eastmann est parti en guerre contre le *Magicien*, à qui il oppose le pragmatisme anglo-saxon de l'*Ingénieur* révolutionnaire. Car c'est aussi un fait remarquable que c'est toujours au nom d'un certain *empirisme* d'origine et d'allure anglo-saxonnes que ces attaques contre Hegel se produisent : Bernstein avait vécu longtemps en Angleterre, et Max Eastmann est de formation américaine (en Angleterre, il y a bien des hégéliens, mais c'est surtout en Ecosse, et l'Ecosse représente quelque chose d'assez hétéronome dans le monde anglo-saxon). Il ne s'agit pas, il va sans dire, de défendre dans Hegel la tradition hégélienne en ce qu'elle a de *mort*, comme dirait Benedetto Croce, qui a écrit sur ce point un livre désormais classique; il est bien certain que la dialectique hégélienne a donné lieu à des débauches d'un *panlogisme* tout à fait extravagant; et je ne jurerais pas que le marxisme n'ait pas souvent plutôt hérité du Hegel *panlogiste* que du véritable Hegel, tout pénétré d'historisme et précurseur, en fait, du pragmatisme moderne; Sorel, on le sait, avait coutume d'opposer les *historiens* aux *dialecticiens*, ceux-ci considérés comme se livrant à des exercices scolastiques sans aucun intérêt ni aucune portée; mais transformer, comme le fait Massis, Hegel en une sorte de magicien oriental, dont l'esprit serait tout à fait opposé à celui de la civilisation occidentale et lui serait même particulièrement funeste, cela me paraît vraiment... excessif. Je sais bien qu'il s'agit, en l'espèce, de bouter l'Allemagne hors de l'Occident et d'en faire, avec la Russie, une sorte de *marche* de l'Orient, dont nous aurions à nous garder comme de la peste; la France, reprenant la saine tradition thomiste, serait ainsi, du même coup, érigée

en défenderesse-née de la vraie civilisation occidentale, et même considérée comme la tête de l'Occident; et l'on satisfait par là un certain chauvinisme quelque peu délirant fort à la mode, depuis la guerre, dans nos milieux intellectuels catholiques ou même laïques; cette singulière mixture de chauvinisme et de catholicisme a d'ailleurs paru si suspecte au Vatican lui-même que Pie XI a dû dénoncer *l'Action Française* et inviter les catholiques à se séparer de Maurras; et l'on se rabat maintenant sur cette thèse que l'Eglise assure *seule* la primauté du spirituel. En dernière analyse, nous pouvons discerner dans les régions intellectuelles contemporaines deux grands courants, l'un de nature plus ou moins médiévale (on parle même de *nouveau* Moyen-Age) et l'autre plus ou moins XVIIIe siècle, ici plus rousseauiste, là plus voltairien; et l'on s'explique ainsi que Kant, qui appartient encore tout entier au XVIIIe siècle, ait pu trouver droit de cité dans les programmes universitaires, alors que Hegel en est toujours exilé : c'est que, dans les deux cas, nous avons encore affaire à une philosophie de l'Etre, où l'Histoire n'a pas cessé d'être considérée comme une dégradation de l'Idée et le Temps comme l'image mobile de l'immobile Eternité, et que cette philosophie de l'Etre, essentiellement *quiétiste*, convient tant aux anciennes classes féodales, se rattachant à une agriculture statique, qu'aux nouvelles classes bourgeoises nanties et désireuses d'arrêter à leur étiage le niveau du fleuve historique, comme il est naturel à des classes vivant plutôt de l'échange et relevant du capitalisme financier. Or, si Hegel est, incontestablement, le premier grand philosophe du Devenir (et, sans doute, ce devenir hégélien peut apparaître comme étant encore plus *logique* que vraiment *historique*, et il faudra venir jusqu'à Bergson pour trouver une véritable philosophie du Temps et de la durée concrète) et si l'Occident est devenu, lui, dans son activité et ses manières de penser, essentiellement *mobiliste*, n'est-ce pas une vraie dérision que de transformer Hegel en une sorte de magicien oriental et de prêtre d'un Absolu immobiliste? L'Orient, c'est le quiétisme d'une contemplation où l'homme écrasé par la Nature, le sujet noyé dans l'objet, n'a d'autre ressource qu'une résignation passivement religieuse au Destin implacable et immuable; l'Occident, c'est, au contraire, l'inquiétude foncièrement mobiliste d'une activité où l'homme, pouvant l'emporter sur la Nature par l'édification d'un milieu artificiel de plus en plus puissant, le sujet se dégage de l'objet et prend conscience de son autonomie croissante; et d'aucuns pourront bien s'écrier que ce milieu artificiel est devenu lui-même une sorte de *seconde nature*, dont le poids formidable retombe sur son édificateur pour l'écraser, et les lamentations sur les méfaits d'une civilisation toute mécanicienne se font, en Occident, chaque jour, de plus en plus vives; mais comme il ne peut être question, en tout état de cause, de renoncer à cette *seconde nature* pour revenir à la civilisation statique des âges féodaux et patriarcaux, il ne peut s'agir que de transcender cette énorme mécanisation pour s'en rendre maître et accomplir ce que le socialisme, en un mythe grandiose, par la bouche de Marx et d'Engels, appelle « le saut de la Nécessité dans la Liberté ».

⁂

## La Russie, marche de l'Occident

Hegel engendra Marx, qui engendra Lénine... Une équivoque fondamentale vicie toutes ces discussions sur les rapports de l'Occident et de l'Orient. Faute d'une interprétation correcte de la Révolution russe, et par suite de cette habitude invétérée dans les milieux intellectuels de discuter sur de purs concepts, sans jamais éclairer ceux-ci, comme le recommande la méthode marxiste, en les rabattant sur leur base matérielle, on fait de la Russie des Soviets, non pas *une marche* de l'Occident vers l'Orient, ce qu'elle est bien cependant, en réalité, mais, au contraire, un reflux de l'Orient sur l'Occident. Il y avait, dans le monde, avant la guerre, deux grandes masses ethniques, énormes par leur densité rurale et l'étendue des territoires qu'elles couvraient, et qu'un immobilisme séculaire ankylosait en un absolutisme d'ancien régime — la Russie et la Chine. Ces deux masses pesaient sur les destins historiques de l'univers humain d'un poids colossal et projetaient, en particulier sur la petite Europe, une ombre gigantesque, à l'abri de laquelle tous les partis réactionnaires espéraient bien maintenir le rythme du devenir social dans un commode *adagio*. Or, la guerre et la Révolution russe sont venues ébranler ces deux blocs de glace, les détacher de leur base et les lancer à la dérive dans la circulation historique, sortes de *banquises* dont la rencontre ne pourrait être que fatale, au dire de tous nos farouches défenseurs, soi-disant de la civilisation christiano-classique, en réalité de la civilisation bourgeoise. Mais si la Russie, et nommément la Russie des Soviets, conformément d'ailleurs à sa tradition historique la plus authentique, exerce aujourd'hui sur tout l'Orient l'action fascinatrice dont on commence seulement à sentir les effets, et si elle apparaît, comme je le disais plus haut, sous l'aspect d'une véritable *marche* de l'Occident, faisant refluer vers l'Asie « la liberté et la philosophie » pour employer les expressions proudhoniennes, il est au moins paradoxal, pour ne pas dire plus, de voir dans cette action un danger oriental. Hegel engendra Marx, qui engendra Lénine : la Révolution russe, comprise correctement, c'est, au contraire, l'emport décisif de l'Occident sur l'Orient, dont le capitalisme avait commencé la conquête et la mise en train historique et dont le socialisme achèvera la complète *mobilisation*. A une condition toutefois, c'est que l'initiative du devenir social reste, en Russie même, à la classe ouvrière, héritière du capitalisme, et ne passe pas entièrement à la paysannerie, s'exprimant politiquement, comme elle en a coutume, par une sorte de césarisme administratif et bureaucratique; et l'on voit dès lors, tout de suite, toute l'importance que revêt le conflit Trotsky-Staline : il ne s'agit, en effet, dans ce conflit, rien moins que de savoir si le prolétariat révolutionnaire, fils le plus authentique de la civilisation occidentale, ne va pas s'enliser au sein d'une masse rurale encore toute orientale ou si, au contraire, il en restera le levain et l'animateur. On sait qu'en Russie, depuis que Pierre-le-Grand a commencé le travail *d'occidentalisation*, la lutte a toujours été vive entre les slavophiles et les partis dits occidentaux; Dostoïewsky s'était fait le prophète d'une sorte de panslavisme et avait dénoncé le libéralisme et le matérialisme de l'Occident, comme incompatibles avec l'âme russe, et inassimilables par elle. Or, Sorel a vu, à juste titre il me semble, dans Lénine un véritable successeur de Pierre-le-Grand, continuant en Russie le travail de *forçage* historique inauguré par lui. La question est donc de savoir si Staline et nos fameux *bolchévisateurs* sont dans la vraie *ligne léniniste* (pour employer leur langage) ou si, au contraire, ils n'en ont pas dévié fondamentalement. La social-démocratie allemande avait déjà été une singulière dénaturation du véritable marxisme, s'étant toujours révélée plus *lassallienne* en réalité que *marxiste*; et Bernstein n'en avait tenté la réforme qu'en abandonnant Hegel pour Kant et Marx pour Spencer;

seul, Sorel avait renoué la vraie tradition marxiste, et le syndicalisme révolutionnaire français avait été la seule solution vraiment marxiste de la *crise de conscience bernsteinienne*. Aujourd'hui, le *stalinisme* constitue *la déviation russe* du marxisme, comme la social-démocratie en avait été *la déviation allemande*. La Révolution russe est entrée dans la voie d'une double adaptation — adaptation intérieure à ses masses rurales, adaptation extérieure aux capitalismes occidentaux et à la Société des Nations qui en est l'expression et l'organe : il y a une crise de la IIIe Internationale. Il s'agit de redresser en elle le véritable esprit révolutionnaire, en combattant cette nouvelle déviation; pour cela, il faut en Occident ranimer le syndicalisme révolutionnaire auquel se sont substitués d'une part un syndicalisme réformiste, nouvelle expression de l'éternel *millerandisme* et, d'autre part, un Parti communiste, nouvelle expression du vieux *guesdisme;* et, en Russie même, il faut revenir à l'esprit du léninisme véritable, dont Boukharine n'a fait qu'une scolastique aussi indigeste que naguère, en Allemagne, la scolastique marxiste de Kautsky lui-même, mais qui, pour constituer une adaptation russe du marxisme, n'en était pas moins conçu de manière à faire vraiment de la Russie *la marche* de l'Occident révolutionnaire vers l'immobile Asie. Hegel engendra Marx, qui engendra Lénine...

⁂

## L'Internationale doit-elle être un Super-Etat ?

Il faut, en Occident, ai-je dit, revenir au syndicalisme révolutionnaire, considéré comme le terme extrême de l'évolution socialiste, comme l'expression authentique du mouvement ouvrier moderne, avant formulé dans la Charte d'Amiens sa charte définitive, et dont, ajouterai-je, il faut voir dans Proudhon, Marx et Sorel les théoriciens et les guides spirituels véritables. Dira-t-on que la guerre et la Révolution russe ont rendu ce retour impossible et, pour tout dire, utopique? Les syndicalistes révolutionnaires, c'est un fait, ont été les premiers, en Occident, à saluer la Révolution russe, comme à résister à la « psychose de guerre »; et *le plaidoyer pour Lénine* de Sorel est resté assez fameux. S'ils sont aujourd'hui, c'est un autre fait, les premiers également à dénoncer la déviation staliniste et à rompre en visière aux étranges *filiales* que le bolchevisme a suscitées en Occident, où tous les défauts du vieux guesdisme se retrouvent violemment et vilainement accusés, qu'est-ce à dire? Les Russes, forts de leur Révolution et tout pleins de son orgueil assurément très légitime, ont prétendu diriger l'Internationale — la IIIe — au doigt et à l'œil; Moscou est devenue la capitale de cette IIIe Internationale, comme Londres avait été celle de la Ire et Berlin celle de la IIe; les Partis communistes de France, d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre ne sont que les humbles sections, sans originalité ni vie indépendante et réelle, d'une sorte d'armée dont l'Etat-major russe dispose ou prétend disposer à son gré comme de simples pions qu'un joueur d'échecs avance ou recule sur son échiquier. Une pareille conception de l'Internationale, et surtout une telle manière de la réaliser, ne pouvaient aboutir qu'à de rapides mécomptes. L'Internationale ne doit pas être, en effet, ou sembler être entre les mains d'une nation particulière une sorte d'instrument qu'on peut arriver à prendre pour l'organe d'un pangermanisme ou d'un panslavisme quelconques; elle ne doit pas constituer une espèce de *gouvernement in partibus* ou de *super-Etat* régentant dictatorialement toutes ses sections; l'unité ouvrière à réaliser en son sein ne doit pas être une *unité gouvernementale*, mais une unité toute intellectuelle et toute morale, et telle que toutes les sections nationales qui la composent soient animées d'un véritable *esprit internationaliste*, d'une *âme vraiment internationaliste*, leur faisant prendre, spontanément et librement, des décisions et une orientation de caractère international. En un mot, et pour employer une image parfaitement adéquate aux temps actuels, elle ne doit pas être, face à l'économie capitaliste qui tend à devenir un vaste trust, une espèce de *trust ouvrier* constituant une fusion despotique de toutes ses sections au sein d'une section plus impérieuse et s'érigeant en mentor universel; mais, sur le modèle de cette *Fédération des Bourses*, que Fernand Pelloutier avait naguère organisée, une libre Fédération de tous les prolétariats nationaux se donnant un libre statut syndical. L'histoire de la IIIe Internationale, pourtant très courte encore, prouve, une fois de plus, la vérité de ce que Sorel écrivait naguère dans sa préface à l'*Histoire des Bourses du Travail* de Pelloutier : « Il ne faudrait pas croire, disait-il, que les anciennes utopies fussent mortes définitivement; jamais elles ne peuvent mourir; l'esprit les reproduit perpétuellement; il était impossible que l'idée d'unité disparût et que les ouvriers abandonnassent toute conception d'une unité de pensée se réalisant dans une autorité centrale : une telle conception est trop naturelle, elle est soutenue par trop de traditions, pour qu'elle ne reparaisse point par une sorte de nécessité physique « (p. 19). « Constituer un gouvernement qui, peu à peu, arrive à *soumettre* tous les groupes dissidents, voilà l'idéal auquel devait conduire l'imitation de la routine bourgeoise. Il serait impossible de faire comprendre aux bourgeois lettrés devenus récemment socialistes que les choses puissent se passer autrement; mais il y a dans le monde ouvrier beaucoup de personnes qui n'acceptent pas la théorie historique bourgeoise et qui pensent que la formation du prolétariat pourrait se développer suivant un plan tout opposé à celui que la formation de la bourgeoisie a suivi... Il me semble impossible d'arriver à ce que Marx appelait, tout comme Proudhon, l'anarchie, si l'on commence par reproduire l'ancienne organisation centraliste qui a conduit à subordonner la gestion des affaires au souci de la suprématie, que se disputent des groupes dirigeants. Ne serait-ce pas une vraie politique de Gribouille que celle qui viserait à former le peuple pour une vie nouvelle, radicalement différente de la vie bourgeoise, en l'enfermant dans des institutions copiées sur celles de la bourgeoisie? » (pp. 22-23). Dans ses *Réflexions sur la violence*, Sorel avait proposé de faire une distinction radicale et comme principielle entre la *force* et la *violence*, celle-là étant bourgeoise et celle-ci prolétarienne, la bourgeoisie ayant suivi une formation autoritaire et le prolétariat devant suivre une formation libre; mais les intellectuels, dont la vocation profonde est l'exploitation de la politique et qui s'arrogent la direction du mouvement ouvrier en fondant des Partis, ne peuvent que suivre la tradition bourgeoise essentiellement jacobine et conçoivent nécessairement la Révolution sous une forme blanquiste : du marxisme, ils ont donc fait une variante nouvelle du blanquisme (1) ; la révolution n'est et ne peut être que leur dictature sur le prolétariat baptisée très indûment « dictature du prolétariat » ; et ce que nous voyons aujourd'hui se réaliser en Russie était fatal : Staline ne fait que tirer la conclusion logique d'une situation analogue à celle que Marx a étudiée dans

(1) Voir sur ce point la brochure de Sorel : *La décomposition du marxisme*.

son *XVIII Brumaire* et où il nous montre que Bonaparte et l'*idée napoléonienne* représentaient la paysannerie française arriérée et ne pouvant s'incarner que dans un Etat bureaucratique. Et l'on aboutit à ce paradoxe de voir la Russie, où le prolétariat est faible numériquement et historiquement peu développé, prétendre réaliser le socialisme chez elle à l'écart de l'Internationale dont elle s'arroge pourtant la direction, ce qui, évidemment, ne peut conduire qu'à un double enlisement (l'enlisement de la classe ouvrière russe au sein de la paysannerie et l'enlisement de l'Internationale elle-même au sein de la Société des Nations... bourgeoises), c'est-à-dire à une double faillite, celle de la Révolution russe et celle de la Révolution européenne. Pour conjurer cette double faillite, il faut que, par un énergique redressement, la classe ouvrière, groupée dans ses syndicats, reprenne la direction de ses destinées, rejette définitivement la tutelle des Partis, quels qu'ils soient, parce qu'ils sont toujours les représentants d'éléments étrangers à sa vraie nature, s'engage résolument dans la voie de ce syndicalisme révolutionnaire dont Sorel, avant la guerre, avait puissamment évoqué le mythe, et réalise une Internationale, qui soit vraiment cette « ligue des travailleurs » appelée par le judicieux Cournot à dépasser la Révolution française et à promouvoir une ère nouvelle.

⁂

## Syndicalisme révolutionnaire

Mais, encore une fois, ce retour au syndicalisme révolutionnaire est-il possible ? N'est-il pas, dans les conditions présentes du monde, c'est-à-dire après la guerre et la Révolution russe, parfaitement utopique de le croire possible ? Peut-il être autre chose qu'un *pium desiderium* de gens incapables de comprendre les énormes transformations accomplies dans l'histoire contemporaine par la guerre et la Révolution russe et continuant à penser selon les modes d'avant-guerre ? Lénine était convaincu, tout comme Guesde, que le syndicat ne pouvait être que réformiste et que la trade-union anglaise était la forme spontanée et naturelle du mouvement ouvrier, quand celui-ci était abandonné à lui-même et ne recevait pas d'intellectuels révolutionnaires, constitués en Partis blanquistes, l'impulsion socialiste. C'est justement contre cette conviction que *les purs syndicaux*, en France, à la suite de Fernand Pelloutier, s'étaient dressés ; et ils avaient inauguré une forme de l'organisation ouvrière, ni réformiste ni politicienne, qui devait être ce syndicalisme révolutionnaire, dont Sorel a tiré ses *Réflexions sur la violence*. La guerre, sans doute, est venue donner à ce mouvement un coup qu'on pourrait croire mortel, et la Révolution russe, par surcroît, a redonné aux conceptions blanquistes et guesdistes un renouveau de vigueur ; et il n'y a plus guère, à l'heure actuelle, dans le monde, que le tout petit groupe de la *Révolution prolétarienne* et de la *Ligue syndicaliste* qui défende le point de vue purement syndical. Ce petit groupe est coincé entre la C.G.T. de Jouhaux, devenue un organisme presque gouvernemental, une sorte de *préfecture rouge*, et la C.G.T.U. qui n'est qu'une filiale du Parti communiste, lui-même humble suivant des dirigeants de Moscou. Entre ces deux organismes, quantitativement beaucoup plus forts, peut-il vraiment espérer croître et devenir assez puissant pour reprendre la direction du mouvement ouvrier et faire revivre le syndicalisme révolutionnaire ? Le syndicalisme révolutionnaire était une solution originale du conflit séculaire de l'autorité et de la liberté, du centralisme et du fédéralisme, de l'étatisme et de l'anarchisme ; il avait conçu et tenté de réaliser une formation ouvrière qui fût *une liberté organisée*, à égale distance de l'anarchie parlementaire et du césarisme bureaucratique, deux aspects, à ses yeux, d'ailleurs, parfaitement complémentaires l'un de l'autre. Mais, à l'heure actuelle, c'est le culte superstitieux de l'Etat, qui, de nouveau, a repris une vitalité extraordinaire ; tant en Italie qu'en Russie, la liberté est honnie, et elle est étouffée sous la dictature de Partis qui se sont emparés de l'Etat et essaient d'en faire la substance même de la Société. L'Europe libérale et démocratique se voit bafouée et piétinée, avec une violence sauvage, par ces fascistes et ces bolcheviks, qui, tournant en dérision son impuissance parlementaire, prétendent introduire la société moderne, pour mettre fin à ses agitations libertaires, dans une espèce de camisole de force. L'Europe libérale expie durement ses irrémissibles péchés ; sa prétendue démocratie, n'ayant amené qu'une pure dissolution sociale, se voit brutalement éliminée par ces *enfants terribles* que sont les fascistes et les bolcheviks, qui lui font faire une vraie pénitence médiévale et lui redressent un maintien, devenu par trop lâche et abandonné, en lui donnant un corset de fer. Le problème était, assurément, de sortir de l'anarchie démocratique et de transcender l'Etat moderne, expression politique adéquate de la domination sociale de la bourgeoisie; il fallait se hausser sur un plan où *l'organisation* triomphât de *l'individualisme*. A ce problème, le fascisme, en Italie, et le bolchevisme, en Russie, ont donné une solution brutale et purement étatiste, qui peut sans doute convenir à ces deux pays, plutôt encore *jeunes* politiquement et où l'Etat moderne avait plus besoin d'être créé que dépassé, mais qui, manifestement, ne saurait être adoptée telle quelle par les trois grands peuples de l'Occident, l'Angleterre, l'Allemagne et la France, dont la maturité politique et sociale est infiniment plus avancée.

En Russie, les intellectuels qui ont constitué le Parti bolchevik et trouvé en Lénine leur homme providentiel, n'auront finalement réussi, en exerçant, au nom du prolétariat, une dictature de caractère blanquiste, qu'à créer cette bourgeoisie qui manquait encore et qui développera le capitalisme, condition nécessaire, selon Marx, à la formation d'un prolétariat vraiment révolutionnaire.

En Italie, Mussolini, avec ses bandes fascistes, haussera l'Etat de ses formes encore municipales et provinciales à une centralisation toute moderne et provoquera un essor économique qui mettra ce pays au niveau des grandes puissances capitalistes. Il ne pouvait être question, ici et là, de transcender un Etat moderne, qui, je le répète, avait plus besoin d'être *créé* que *dépassé* : le bolchevisme et le fascisme auront pourvu à cette création ; ce sera leur contribution finale au devenir historique de la civilisation contemporaine.

Mais en Angleterre, en Allemagne et en France, ces trois grands pays où le capitalisme a atteint sa pleine maturité politique et sociale et où le prolétariat, par suite, peut jouer un rôle non plus adjuvant et de masse de manœuvre, mais un rôle directeur, toutes les conditions semblent réunies pour le développement du syndicalisme révolutionnaire, c'est-à-dire pour la création d'un ordre où l'Etat moderne sera vraiment transcendé et où, au Parlement, expression politique de la domination sociale de la bourgeoisie, se substituera le syndicat, organe par excellence de la domination sociale du prolétariat. En Angleterre, on a vu déjà se produire cette grève des mineurs, qui a secoué si violemment la vieille société anglaise et qui, si elle a pratiquement échoué, a montré néanmoins ce que pourrait être cette grève

générale prolétarienne, dont Sorel a exposé le mythe ; et le Trade-unionisme évolue certainement vers des formes plus révolutionnaires. En Allemagne, Sorel avait pu croire, un moment, que la social-démocratie se transformerait, elle aussi, en syndicalisme et prendrait, sous cette forme nouvelle, la tête d'une opposition radicale au capitalisme américain ; et, il est bien vrai que cela ne s'est pas encore réalisé ; mais la situation créée par la complète vassalisation économique de l'Allemagne au capital yankee n'a pas encore eu le temps de produire toutes ses conséquences. En France, enfin, comme je l'ai dit, il n'existe plus sans doute que le petit groupe de la *R. P.*, qui défende le point de vue syndicaliste ; mais, quand le Parti communiste, selon une évolution fatale, ne sera plus guère que l'aile marchante de la démocratie radicale bourgeoise et que la C.G.T. de Jouhaux s'avèrera un simple organisme d'incorporation du prolétariat au régime établi, il ne se peut pas que le vieil esprit autonomiste des syndicats ne se réveille et ne reprenne ses antiques formations : *néo-millerandisme* et *néo-guesdisme* retrouveront alors en face d'eux un vigoureux syndicalisme révolutionnaire.

⁂

## Le vrai sens de la Révolution russe

Quelles sont donc, en définitive, l'importance et la signification de la Révolution russe ? Elle a commencé par susciter chez tous les révolutionnaires d'Occident un vif enthousiasme et des espérances inouïes ; Sorel avait vu en elle le début d'une ère nouvelle ; et, si la Révolution française avait eu le don de déranger quelque peu, dans ses habitudes si réglées, le sage de Kœnigsberg, la Révolution russe, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, n'avait pas moins ému le solitaire de Boulogne-sur-Seine. Mais, passé le premier enthousiasme et déçues un tantinet les folles espérances, il est peut-être possible, aujourd'hui, d'en discerner la véritable mission historique. Il était sans doute téméraire de croire que la Russie autocratique, et où le capitalisme avait à peine commencé sa carrière, pût d'emblée donner à l'Occident le modèle d'un véritable Etat prolétarien ; la base de cet Etat, qui ne peut être qu'une puissante armature de syndicats révolutionnaires, y manquait absolument, et l'Etat, qui s'y est formé à la suite de la Révolution bolchevique, n'est guère qu'une bureaucratie formée d'intellectuels révolutionnaires et qui, faute d'un soubassement ouvrier assez important, tend naturellement à s'appuyer sur de larges couches paysannes, à qui un nouveau Guizot, le théoricien Boukharine, dont Lénine avait signalé les tendances ...scolastiques, n'a pas craint de lancer un nouvel : Enrichissez-vous ! Aussi le prestige de la Révolution russe commence-t-il à baisser singulièrement en Occident ; car, non seulement on la regarde comme étant en danger en Russie même, mais on tient pour menacée également l'Internationale, dont elle a pris, depuis dix ans, la direction; et la crise russe se double d'une crise de la III^e^ Internationale. En réalité, une erreur capitale a vicié, depuis dix ans, tout le mouvement ouvrier en Occident ; il n'avait pas à se *bolcheviser*, c'est-à-dire à *copier* les Russes, mais il devait simplement prendre de la Révolution d'Octobre l'occasion d'un réveil révolutionnaire. Le résultat essentiel, pour l'Occident, de la « grande guerre » et de la Révolution soviétique a été, en somme, de déblayer le terrain de deux *survivances*, l'Allemagne féodale et l'autocratisme tsariste et de mettre fin, sur toute la surface de l'Europe, à l'Ancien Régime ; l'Europe est devenue tout entière bourgeoise ; la civilisation capitaliste a éliminé ce qui pouvait rester de l'ancienne civilisation féodale ; et le Moyen-Age s'est trouvé totalement et définitivement dépassé. C'est l'Etat moderne qui l'emporte sur toute la ligne ; et le bolchevisme, en Russie, comme le fascisme, en Italie, n'auront servi, en dernière analyse je le répète, qu'à le promouvoir dans ces deux pays pour les mettre au niveau des grandes puissances bourgeoises. Il était donc pour le moins paradoxal, de la part des socialistes occidentaux, de se mettre à l'école des Russes, lesquels, précisément, ne pouvaient eux-mêmes réussir à socialiser la Russie que si la Révolution européenne éclatait aussi à Londres, à Berlin et à Paris. Ceci ne s'étant pas produit, il était fatal, que Trotsky, qui, *grosso modo*, représente en Russie les tendances du socialisme occidental, se trouvât *minorisé* vis-à-vis de Staline, dont le rôle est d'adapter le léninisme aux masses rurales russes et à la Société des Nations, rôle qui ne fera sans doute que se préciser chaque jour davantage, étant donné que, par surcroît, la Révolution chinoise, filiale de la Révolution russe, marque un sérieux temps d'arrêt. Nous nous trouvons donc, finalement, devant cette situation lamentable : la Révolution russe n'a nullement galvanisé l'Occident, et les filiales qu'elle y a essaimées se sont révélées, à l'épreuve, *au-dessous de tout*, n'étant capables que d'une imitation simiesque toute passive, aussi ridicule que totalement impuissante : l'espèce de dogmatisme marxiste, raide et scolastique, qu'elle a instauré en Russie et essayé de répandre en Europe, aboutissant à un dressage mécanique d'où toute liberté spirituelle est grossièrement bannie, et à une *morale de parti* (1) qui n'est qu'une confusion scandaleuse et monstrueuse du droit et de la morale, ne pouvait, à la longue, que décourager les sympathies les plus décidées en notre Occident où les souvenirs de la civilisation christiano-classique ne sont pas encore complètement abolis. Donc, défaite en Occident, et, en Orient, d'autre part, demi-échec ; mais, ici, il ne peut évidemment s'agir, encore une fois, que d'un temps d'arrêt. Car, en définitive, le véritable rôle de la Révolution soviétique aura été de révolutionner l'Asie et de la tirer de sa torpeur séculaire. La Russie, en effet, doit être considérée comme un pont jeté entre l'Europe et l'Asie et, ainsi que je le disais plus haut, comme une véritable *marche* de l'Occident vers l'Orient. Elle ne pouvait avoir la prétention évidemment de révolutionner l'Occident, puisque sa maturité sociale et politique était beaucoup moindre que la sienne ; mais elle pouvait, en se révolutionnant elle-même, entraîner à sa suite tout l'Orient; et c'est bien là sa véri-

(1) Cette morale a pour unique règle que cela seul qui *profite* au Parti est *bon*, que tout est donc permis qui *sert* au Parti, même le mensonge, la délation, et autres ... peccadilles : c'est la pure morale d'Escobar, immortellement dénoncée et flétrie par Pascal; et nos Jésuites rouge-sang ne le cèdent en rien évidemment aux Jésuites noirs des *Provinciales*. C'est d'ailleurs à ce résultat mirifique que doit conduire, inévitablement, la subordination de la morale à la politique, et l'on comprend pourquoi nos communistes ne veulent entendre parler à aucun prix de Proudhon, dont l'éthique rigoureuse et austère les gênerait vraiment trop. Ils préfèrent interpréter quelques *boutades* de Marx dans le sens le plus immoraliste et déclarer que toute préoccupation d'ordre moral relève de la contre-révolution, que la morale, c'est bon pour les bourgeois, qu'un révolutionnaire dûment émancipé est au-dessus de ces broutilles, dont seul un petit-bourgeois racorni peut se soucier, que donc Proudhon n'est qu'un *petit-bourgeois* dont nos émancipés et émancipées n'ont que faire et qu'il suffit, pour bien travailler au succès de la Révolution, de pratiquer *un machiavélisme prolétarien* que ne pourrait démentir le machiavélisme le plus bourgeois ou le plus *princier* — Caliban divinisé déclarant que son *bon plaisir* constitue l'unique fondement du droit et de la morale!

table mission historique. Hegel, disais-je, engendra Marx, qui engendra Lénine, lequel, comme dit son hagiographe Gorki, est apparu, aux yeux de tout l'Orient, comme une sorte de Mage et de Messie libérateur : tel est le véritable sens du *mouvement*, du flux historique, qui tend, comme dit Proudhon, « à faire refluer vers l'Orient la liberté et la philosophie ».

## Comment transcender l'Etat moderne ?

Proudhon, Marx, Sorel : ces trois noms, à mes yeux, symbolisent le socialisme occidental ; ces trois maîtres ont exprimé les aspirations les plus authentiques du mouvement ouvrier moderne. Et il se trouve que, tous trois, à des degrés divers, ils relèvent de Hegel ! On a voulu opposer l'un à l'autre, d'une manière absolue, les deux premiers ; j'ai essayé de montrer en quoi cette opposition est fondée et en quoi elle a été singulièrement forcée et exagérée. Quant à Sorel, il n'est que juste, il me semble, de voir en lui une synthèse de Proudhon et de Marx ; Sorel a commencé par subir l'influence de Proudhon; il a eu ensuite sa période de marxisme pur, pour, finalement, revenir à Proudhon, sans abandonner l'essentiel de Marx. Et l'on sait que la « Nouvelle école » prétendit, tout en ressuscitant Proudhon, résoudre, dans un sens purement marxiste, ce que j'ai appelé *la crise de conscience bernsteinienne*. Quoi qu'il en soit, il est certain aussi, d'autre part, que ces trois génies du socialisme représentent de la manière la plus heureuse et la plus fidèle les trois grands peuples de l'Europe occidentale, l'Allemagne, l'Angleterre et la France, c'est-à-dire ceux chez qui la maturité politique et sociale a atteint son plus haut degré, où la civilisation générale, comme dirait Cournot, sous les espèces jusqu'ici de la civilisation bourgeoise, est la plus développée et où, par conséquent, selon une thèse essentielle de Marx, les conditions d'un prolétariat révolutionnaire, pouvant réaliser la civilisation des producteurs, sont données et réunies. Marx est né à Trèves, et il est un disciple immédiat de Hegel ; mais il a vécu surtout en Angleterre, c'est en Angleterre qu'il a étudié le capitalisme, et il est tout rempli de Shakespeare et d'esprit shakespearien ; d'autre part, il vécut aussi quelque temps à Paris où il connut personnellement Proudhon, et ses travaux historiques ont pour objet des révolutions françaises : 48, 51, 71. L'Allemagne, l'Angleterre et la France ont donc collaboré, d'une manière presque indivise, à la formation de la doctrine marxiste. Quant à Proudhon et à Sorel, purs génies français, ils sont, eux aussi, tous deux, *au sens large du mot*, des élèves de Hegel, non sans qu'un pragmatisme quelque peu anglo-saxon, surtout chez Sorel, normand d'origine, n'ait corrigé les tendances au panlogisme du grand philosophe allemand.

Or, quel est actuellement le problème essentiel qui se pose à l'Europe occidentale ? J'ai dit que la « grande guerre » avait eu pour résultat, en détruisant les trois derniers grands empires absolutistes, d'éliminer les derniers vestiges de l'Ancien Régime et de l'âge féodal, et, par suite, de porter à son apogée la civilisation bourgeoise désormais partout triomphante.

L'Europe, répétons-le, est devenue tout entière bourgeoise : en Allemagne la chute du *kaiserisme*, c'est la chute définitive des Junkers, c'est-à-dire *de la dernière noblesse;* une évolution plus ou moins rapide démocratisera et républicanisera ce pays, où la monarchie de droit divin avait conservé encore tant de force et de prestige; et Hindenburg lui-même ne fera, comme naguère en France le maréchal Mac-Mahon, que précipiter cette évolution. Les Habsbourgs sont plus que morts, puisque l'Autriche n'est plus qu'une ombre d'Etat; quant aux Romanov, une restauration tsariste, à l'instar de la restauration bourbonienne en France après 1814, n'est même plus concevable ; la Russie se transformera, très vraisemblablement, en une grande démocratie rurale. En Italie, enfin, le fascisme hausse un Etat, encore tout municipal et provincial, sur le plan d'un Etat moderne fortement centralisé, animé d'un esprit tout hégélien et prètendant réaliser l'Idée même de l'Etat.

Sur un terrain social ainsi déblayé et comme aplani, quelle est donc désormais la mission du socialisme occidental ? Il s'agit essentiellement de transcender l'Etat moderne et la civilisation bourgeoise, pour créer un Etat prolétarien et promouvoir ce que Sorel appelait la civilisation des producteurs, mais il s'agit d'accomplir cet effort révolutionnaire sans revenir, peu ou prou, à des formes sociales déjà dépassées par la civilisation bourgeoise elle-même. Le bolchevisme et le fascisme doivent être considérés, en dernière analyse, comme une manière d'expiation — une expiation brutale et sauvage — des péchés de l'Europe libérale ; leur manière de transcender la démocratie ne peut convenir d'ailleurs qu'à des pays, tels la Russie et l'Italie, où l'Etat moderne était, comme je l'ai déjà dit, plutôt à créer qu'à dépasser. Il s'agit, au contraire, de hausser toute la civilisation européenne sur un plan supérieur, où l'acquis du capitalisme soit conservé, mais, comme disent les Allemands, *aufgehoben*, c'est-à-dire conservé et dépassé tout ensemble, par une opération indivisiblement conservatrice et révolutionnaire. Dans l'Introduction de son *Système historique de Renan*, Sorel écrit ceci, qui me paraît avoir une importance capitale : « Pour la philosophie de l'histoire, dit-il, il n'y a pas de questions plus intéressantes que celles qui portent sur l'héritage transmis d'une ère à une autre. Le socialisme, notamment, doit se poser ce problème pour les temps modernes, *et l'on s'est demandé souvent si la propagande socialiste était toujours dirigée de manière à ne pas compromettre les acquisitions de l'ère capitaliste*. L'héritage du capitalisme peut se définir ainsi : l'outillage immense que les chefs d'industrie ont créé; — les nouvelles mœurs qui se sont produites dans les classes ouvrières par suite de l'organisation capitaliste (d'un côté, mœurs syndicales, œuvre des travailleurs se disciplinant dans la lutte, de l'autre, habitudes d'application au travail, produit de la discipline patronale) ; — la manière d'employer l'outillage et la science pour produire la richesse sur de grands plans de coopération. *Sans cette création capitaliste de la matière d'un monde nouveau, le socialisme est une folle rêverie* » (p. 72).

J'ai souligné dans ce passage les deux phrases qui me paraissent essentielles : celle où s'exprime, d'une part, l'inquiétude de Sorel se demandant si la propagande socialiste était toujours conduite de manière à ne pas compromettre l'héritage du capitalisme ; et, d'autre part, celle qui renouvelle la thèse fondamentale du marxisme et où le socialisme est formellement distingué des utopies démocratiques. Et si je les ai soulignées, c'est qu'on peut se demander, à l'heure actuelle, plus que jamais, si, en effet, la propagande socialiste n'est pas largement déficiente sous ces deux rapports. On sait qu'aux temps les plus brillants du syndicalisme révolutionnaire, Sorel avait déjà catégoriquement protesté par exemple contre le sabotage, considéré comme une arme dangereuse à employer dans les luttes syndicales, et susceptible de créer des mœurs ouvrières peu conformes à une bonne morale de producteurs. Aujourd'hui, nous avons une propagande communiste qui emploie des moyens beaucoup plus démagogiques encore et plus dignes de ce que Marx appelait le *lumpen-proléta-*

*riat* que d'un prolétariat vraiment révolutionnaire briguant l'héritage capitaliste et se flattant de lui donner un nouvel accroissement. Cette dégénérescence est d'ailleurs fatale et se produit chaque fois que, dans le mouvement ouvrier, *le parti* l'emporte sur *le syndicat* — le parti, c'est-à-dire une formation politique hybride, où des intellectuels, pour la plupart ratés de la bourgeoisie (avocats sans cause, médecins sans clients, étudiants de billard, aristarques d'une prétendue science sociale, disait dédaigneusement Marx) embrigadent des masses populaires considérées beaucoup plus sous l'aspect de *pauvres* opposés aux *riches* que sous l'aspect de *producteurs* parvenus à une certaine maturité politique et sociale, et font de ces masses le marchepied de leurs ambitions personnelles ou, *au mieux*, l'instrument de réalisation d'utopies millénaires renouvelées de Platon ou de quelque autre utopiste. La génération communiste actuelle, si l'on considère la valeur personnelle des militants, ne vaut certainement pas la forte génération syndicaliste des Griffuelhes, Yvetot, Delesalle, Pouget et bien d'autres : le blanquisme, en éliminant presque complètement le marxisme, ne peut guère contribuer à former un prolétariat qui soit *une véritable classe*, et non une simple cohue en proie à des démagogues — une classe capable de s'élever à une idéologie de producteurs, et dont l'éthique soit dominée par le souci d'une sorte de patriciat nouveau à éduquer et à rendre digne de prendre la tête du devenir social.

Le syndicalisme révolutionnaire s'était constitué, on le sait, à la suite de l'irruption des anarchistes dans les syndicats (d'où l'expression, dédaigneuse dans la bouche de nos bolcheviks, *d'anarcho-syndicalisme*, mais parfaitement exacte si l'on a égard seulement aux origines du mouvement) ; et l'on sait aussi que les anarchistes avaient toujours eu de fortes préoccupations de culture personnelle. Aujourd'hui, la culture révolutionnaire a été remplacée par la récitation d'un catéchisme dispensant de toute critique et destinée à procurer une obéissance toute passive; une discipline mécanique doit mener des troupes, gavées d'une scolastique dite léniniste, à l'assaut du pouvoir bourgeois. Les syndicalistes révolutionnaires, eux aussi, étaient partisans d'une forte discipline; ils avaient certes dépouillé les préventions et les préjugés des anarchistes individualistes et abandonné leur vieille métaphysique purement anti-autoritaire; mais j'ai pu comparer, à juste titre il me semble, la discipline des troupes syndicalistes à celle des armées républicaines de Sambre-et-Meuse, tandis que, déjà, celle des troupes guesdistes faisait penser aux armées de Napoléon. Les bolcheviks et les *bolchevisateurs* ont encore surenchéri sur les guesdistes en fait de discipline napoléonienne : une *raison de Parti*, aussi arbitraire que ne le fut jamais l'antique *raison du Prince*, sous l'Ancien Régime, ou la *raison d'Etat*, sous le régime moderne, prétend mener à l'assaut de la citadelle capitaliste des troupes fanatisées et munies, pour tout bagage, des mots d'ordre imbéciles d'une tactique révolutionnaire aussi absurde que totalement inefficace. Le guesdisme avait eu une certaine grandeur et une certaine allure; la forte personnalité de Guesde lui avait imprimé un certain éclat, et l'on pouvait encore évoquer à son sujet l'épopée napoléonienne; mais nos néo-guesdistes ne sont plus que de vulgaires sous-offs, à la solde de Moscou, et tout juste capables, tels des mercenaires, de mener leurs soldats à la défaite en organisant, *sur commande*, et avec toute l'intelligence et tout l'enthousiasme de chats qu'on fouette, des *journées* vouées d'avance à l'échec le plus certain, et bonnes tout au plus à entretenir la légende fructueuse d'un *péril communiste* que la bourgeoisie réactionnaire inventerait, s'ils ne la lui servaient toute cuite.

Tout cela est profondément artificiel et n'engendre que mécomptes et déboires, déterminant parmi les ouvriers sérieux le dégoût, la lassitude et le découragement. Le communisme, rapidement, est tombé au rang d'une doctrine démagogique, capable seulement de rallier les éléments les plus douteux du prolétariat, une doctrine de *lumpen-prolétaires*, qui n'a vraiment plus rien de commun avec le *communisme critique* de Marx, lequel était destiné, lui, à rassembler *l'élite ouvrière*, une élite qui par l'intelligence, l'énergie et la capacité technique devait être à même de conduire le prolétariat tout entier à la victoire et, la victoire obtenue, de faire marcher les usines sans la maîtrise capitaliste. Mais l'expérience du Parti communiste prouve une fois de plus que ce n'est pas dans un parti politique que peut se former une pareille élite ; elle ne peut se former qu'au sein de syndicats révolutionnaires, rejetant la tutelle des démagogues et prenant résolument la tête du mouvement prolétarien. L'avenir du socialisme, écrivait naguère Sorel, est dans le développement autonome des syndicats. Il faut reprendre cette formule qui, à l'heure actuelle, apparaît plus vraie que jamais, bien loin d'être désuète et périmée.

EDOUARD BERTH.

(*La fin au prochain numéro.*)

## *LETTRE D'ANGLETERRE*

# La transformation du " Daily Herald "

Londres, mai.

Depuis 1911, le mouvement ouvrier anglais s'est sans cesse efforcé de publier un quotidien à lui, et constamment il s'est trouvé sur le point de ne pas y parvenir. A cette heure, avec la création du « nouveau *Daily Herald* », il semble avoir réussi, mais dans des conditions qui suppriment toute raison de se réjouir bruyamment.

Il est tout d'abord nécessaire, cependant, d'expliquer au lecteur étranger quelles difficultés financières ont été rencontrées. La publication d'un journal à Londres est totalement différente de la publication d'un journal à Paris ou à New-York. Dans cette dernière ville, bien que les salaires des ouvriers manuels soient élevés, ceux des journalistes sont bas et les autres dépenses ont tendance à diminuer. Ce qui importe le plus, c'est qu'aucun journal de New-York ne vise à se répandre dans le pays tout entier. La presse de New-York n'a même pas essayé de tuer les journaux locaux de Boston et de Philadelphie.

Le problème de la distribution, pour un journal de New-York, est très simple, car il limite sa clientèle à Brooklyn, New-York et Jersey City. Dans cet espace peuplé de 7 millions d'habitants, il peut toujours trouver la circulation nécessaire. C'est pour cette raison que le « *New-York Call* » a pu paraître si longtemps, et, je crois, que le « *Forward* » juif continue à paraître. A Londres, au contraire, chaque journal est contraint d'entrer dans la lutte pour le marché national. Des trains spéciaux, payés par l'Association des propriétaires de journaux, attendent chaque édition et roulent vers le Nord et

l'Ouest, avec des ballots de journaux londoniens qui ont chassé de l'existence les journaux provinciaux ordinaires. Il y a quarante ans, il existait dans chaque ville un réseau serré de solides journaux provinciaux, vivant d'une vie confortable, basée sur une faible circulation et de faibles dépenses. Maintenant, il n'y a plus qu'un journal provincial qui soit de quelque importance : le « *Manchester Guardian* ». On pourrait, peut-être, y ajouter le « *Scotsman* », d'Edimbourg, et le « *Yorkshire Post* ». Pour tuer les autres journaux, la presse londonienne a adopté les moyens les plus extravagants. Des systèmes d'assurances assurent pour rien tout lecteur du journal, sa femme et ses enfants légitimes. Toutes les grandes villes possèdent un personnel s'occupant de la diffusion, et on emploie même des agents qui vont de maison en maison. Le format des journaux s'est agrandi, et des articles écrits (ou plutôt signés) par des hommes illustres doivent paraître régulièrement dans chaque numéro, à des prix fantastiques. (Au cours de 1918, 300.000 francs furent payés à un éminent « patriote » pour un article de 1.200 mots, et le cas n'est pas exceptionnel). Enfin nul journal ne fonde son budget sur les pences de ceux qui l'achètent, mais sur les annonces. Une page, dans un grand quotidien de Londres, peut facilement vous coûter 125.000 francs.

Cette source de revenu n'est, en général, pas permise à un journal ouvrier. L'administrateur de l'ancien « *Daily Herald* » a probablement été mis à la porte des bureaux des hommes d'affaires londoniens plus souvent qu'aucun autre homme vivant. Les annonciers, à l'époque où le « *Herald* » était un ardent organe « rouge » et où la révolution grondait aux portes, firent preuve d'une stricte conscience de classe et refusèrent de lui donner des annonces, en dépit de sa vente à 300.000 exemplaires.

A Paris et dans d'autres villes du continent, le problème de la publication d'un journal ouvrier est à peine un problème. Aucun journaliste anglais ne peut comprendre un pays comme la France, où le lecteur se contente de recevoir son journal avec un retard d'un jour et par la poste. Paris n'a pas de trains de journaux, pas de furieux travail rapide pour lancer l'édition au moment exactement choisi, pas de pages de gravures dans chaque numéro, pas six pages d'annonces. J'ai appris qu'un quotidien parisien pouvait, actuellement, vivre avec une vente ne dépassant pas 10.000. A Londres, un journal tirant à 300.000 meurt s'il ne touche pas de subsides. Les salaires des ouvriers des journaux parisiens sont plus bas, beaucoup plus bas, et leur travail est moins pressé. Les journaux parisiens ne circulent pas beaucoup en dehors de Paris même. En outre, aux yeux d'un Anglais, ce ne sont pas du tout des journaux. Un journal anglais doit contenir :

1° Un grand nombre d'illustrations disséminées parmi les nouvelles et une page entière ne contenant que des gravures ; 2° Une page de nouvelles de la cité ; 3° Plusieurs pages de nouvelles sportives ; 4° Des nouvelles générales : crimes, incendies, bagarres, événements sensationnels des tribunaux, et tous les « faits divers » couvrant plusieurs pages; 5° Des nouvelles politiques ; 6° Des nouvelles de l'étranger ; 7° Une page d'articles d'opinion ou de commentaires des nouvelles du jour ; 8° Des pages « spéciales », concernant les livres, le théâtre, les films, ou tout autre sujet choisi pour le jour ; 9° Un feuilleton et probablement aussi une « stock story » : « Révélations sur la traite des blanches », « Jeunes filles dégradées par les drogues » ou n'importe ; 10° Une « page de la femme », avec recettes de cuisine, description de modes, histoires pour enfants.

Aucun journal parisien ne semble avoir plus de deux des éléments précédents, et le journalisme est toujours conçu à Paris, sauf peut-être par le *Quotidien*, comme il l'est dans « Bel Ami » de Maupassant. Quelques articles seulement ont un en-tête qui attire l'intérêt, et d'énormes articles politiques signés occupent une très grande partie des petits journaux publiés. Chaque journal est édité pour satisfaire une seule classe de lecteurs. Si c'est un journal politique, les nouvelles politiques y sont données en abondance (et beaucoup trop complètement commentées), mais les « faits divers » sont relatés avec parcimonie. Il n'y a ni gravures ni pages « spéciales » et le Sport est ignoré, quoi qu'on se permette de temps en temps de faire mention de MM. Carpentier et Siki. Ainsi des autres genres de journaux.

⁂

Le « *Daily Herald* » a donc eu la plus difficile des tâches. Depuis le 17 mars dernier, il est parvenu à la surmonter ou il a capitulé : on ne sait pas clairement lequel des deux. Il a, maintenant, les gravures, l'assurance, les pages spéciales, les écrivains largement rétribués, etc., etc. Il a même bon nombre d'annonces. A l'origine, au temps où George Lansbury le dirigeait, le *Daily Herald* était un journal de l'aile gauche, indépendant et vigoureux, avec une circulation de 300.000. Après bien des vicissitudes, en 1923, il fut obligé, par suite de difficultés financières, de consentir à ce que le Labour Party et le Congrès des Trade Unions le reprissent. Il devint plus modéré. Plus tard, le Congrès des Trade Unions en eut seul la responsabilité. Maintenant, le Congrès des Trade Unions vient de céder 51 % des actions à MM. Odhams, une grande firme d'imprimerie. Il n'en a conservé que 49 %. Trois directeurs sont désignés par le Congrès, quatre par MM. Odhams, qui fournissent de grosses sommes d'argent. Le mouvement ouvrier a donc perdu le contrôle du journal. Mais cet exposé nu doit être complété. Il a été convenu que tout ce qui concerne la « politique » serait laissé à la décision des représentants des Trade Unions seuls, tandis que le bureau des directeurs (où MM. Odhams ont la majorité) contrôlerait tout le reste. S'il survient quelque désaccord sur l'interprétation du mot « politique », la question sera portée devant un arbitre, lequel doit être un homme d'opinion « labour ».

Théoriquement, cette sauvegarde paraît satisfaisante. Mais, en pratique, n'importe quel journaliste doit se demander comment elle peut être appliquée d'une manière effective. Dans un journal, la politique socialiste ne s'exprime pas seulement par les colonnes du « leader ». Elle se manifeste dans la façon de présenter les nouvelles ordinaires, de rédiger les en-tête, de choisir les détails à publier et à rejeter, dans la tendance à encourager, chez les correspondants de l'étranger, la préférence pour telle matière ou telle manière. En définitive, beaucoup dépend des opinions de la rédaction. La situation de celle-ci est à cette heure la suivante. L'ancienne rédaction (dont la tendance socialiste s'est déjà bien affaiblie depuis le départ de Lansbury) a été conservée, dans des situations inférieures, mais avec des salaires plus élevés. De nombreux journalistes nouveaux, venus de milieux capitalistes, ont été placés à des postes dirigeants. De nouveaux journalistes socialistes ont été introduits également, comme M. F. E. Hunter, de l'I.L.P. Le poste d'éditeur en chef est conservé par l'ancien éditeur M. William Mellor, mais il ne possède ni la position stratégique, ni peut-être la mentalité, qu'il lui faudrait pour résister efficacement à un empiètement capitaliste. Une tentative d'exclure l'éditeur pour

l'étranger, M. W. N. Ewer (communiste jusqu'à ces derniers temps), a échoué, d'après les on-dit de Freet Street (1).

Quel verdict prononcer sur le nouveau « *Daily Herald* » après plusieurs semaines de publication? Eh bien, la candeur m'oblige à convenir qu'il n'a montré encore aucun signe de faiblesse. Ses articles politiques, auparavant assez tièdes, ont même un peu renforcé leur ton. Il semble qu'on ait simplement ajouté les pages « spéciales » au journal, en laissant à celui-ci son caractère essentiel intact. Certainement, tous les traits spéciaux, dont la liste a été donnée plus haut, sont dûment introduits, même le système d'assurance. Il y a eu des articles de H. G. Wells et de Bernard Shaw. Il y a un feuilleton, écrit par le plus connu des fabricants d'histoires « détective » ; il y a des articles sur « le péril de la cocaïne » et quantités de nouvelles de la Cité et des sports. La circulation a été poussée par les procédés habituels. Pour chaque nouveau lecteur que vous gagnez, on vous fait cadeau de cinq francs, et si vous lisez du journal 60 numéros consécutifs, on vous donne un appareil photographique. La circulation quotidienne annoncée actuellement dépasse un million. Elle est exactement de 1.058.588.

Combien de temps cela durera-t-il, personne ne peut le dire. Un mariage entre deux oppositions : une firme commerciale et le mouvement des Trade Unions peut-il durer toujours?

R. W. P.

(1) Quartier des journaux à Londres (Note du Tr.)

# Une déclaration de Maxton pour l'unité internationale

Au Congrès de l'Independent Labour Party, dans son discours d'ouverture, James Maxton a, au sujet de l'unité ouvrière internationale, prononcé les paroles suivantes :

« *J'ai essayé de seconder de toutes mes forces l'idée d'un mouvement ouvrier international uni. Mes efforts dans la Ligue contre l'Impérialisme ont subi un échec quelque peu décevant. Mais immédiatement après cet échec, je me suis mis à d'autres méthodes pour reconstruire l'unité internationale de la classe ouvrière. J'ai visité nos camarades d'Autriche, de Suisse, de Norvège. J'espère entrer en contact avec les Hollandais et d'autres dans le cours des semaines qui vont suivre.* »

# PETITES REMARQUES

Les auteurs du manifeste de l'Enseignement parlent de la grève de Guise comme d'un échec. Que va dire de leur langage, la *Vérité* qui, dans son numéro du 24 janvier, publiait les lignes suivantes : « Le *Cri du Peuple* veut absolument que la grève de Guise ait été un triste échec dû au Parti communiste. Cette affirmation et la réalité sont choses contraires. »

⁂

A quoi servent les Congrès? Il n'y a pas deux mois que le Congrès du Syndicat des Métaux parisiens a tenu le sien, lequel a désigné les secrétaires. Il n'avait pas désigné Costes; néanmoins, celui-ci, à sa sortie de la Santé, a pris la place de Manguin.

# A travers les Livres

**Bernard Shaw. — GUIDE DE LA FEMME INTELLIGENTE EN PRESENCE DU SOCIALISME ET DU COMMUNISME** (Editions Montaigne).

Sur un ton plein d'humour, l'auteur entreprend, avec son interlocuteur imaginaire, la femme intelligente, une véritable exploration du monde social d'aujourd'hui.

Pourquoi s'adresser à une femme ? Parce qu'une femme n'est pas au courant des questions politiques et sociales, parce qu'elle est supposée n'avoir jamais orienté son attention vers les problèmes de répartition des richesses et qu'il faut, par suite reprendre pour elle toutes les explications par le commencement. Et il est impossible d'user avec elle d'un langage théorique et de se lancer dans des systèmes philosophiques.

Voilà donc Bernard Shaw obligé d'adopter la forme qui lui plaît; des termes simples, concrets, des exemples pris dans la vie quotidienne, de l'ironie, une façon réjouissante de démolir des quantités de préjugés, et surtout de la mesure, une mise en défense perpétuelle contre les exagérations de la pensée et de la passion, car on a beau traiter du socialisme et se dire socialiste, il faut prendre garde, si l'on est une femme intelligente, de vivre trop intensément ses idées et de rien changer au train confortable de son existence bourgeoise! Et cette hardiesse de Shaw qui rend attirantes ses comédies satiriques trouve vite, en effet, sa propre limite. Méfiante à l'endroit de ses propres écarts, sans générosité, sans illusions, c'est en un sens une hardiesse de conservateur social.

Enfin, tantôt charmé, tantôt irrité, on finit par suivre l'auteur jusqu'au bout, bien que l'ouvrage soit très copieux, et matériellement difficile à lire à cause de sa division en une multitude de chapitres assez courts mais qui se succèdent comme les paragraphes d'un chapitre unique. On est finalement récompensé de sa lecture, car elle permet d'évoquer l'atmosphère dans laquelle se développe le socialisme anglais qu'il est, dès lors, plus facile de comprendre.

Bernard Shaw part d'une constatation fondamentale: l'inégalité dans la répartition des richesses, inégalité d'où découlent tous les maux sociaux. Le capital, constitué par de l'argent d'épargne, n'est pas mauvais en lui-même. Bien au contraire, il est indispensable à la civilisation; mais un petit nombre de personnes se le sont approprié et en ont vicié l'usage. Le socialisme a pour but de supprimer l'inégalité des revenus. Il ne peut pas régner à la suite de changements violents, car les révolutions n'amènent que des transferts du pouvoir politique et le socialisme qui se greffe sur une civilisation économique déjà existante ne peut s'installer que s'il ne l'a pas détruite. La guerre civile n'est pas toujours évitable, mais ce sont les réformes qui l'ont précédée et qui lui succèdent et non la guerre elle-même qui permettent l'établissement du socialisme.

Ces réformes, nécessairement parlementaires consistent en une série de nationalisations avec compensations payées par des taxes sur les capitalistes. Toutes les entreprises privées ne seront pas nationalisées, car ce procédé n'a d'intérêt que dans la mesure où il permet une répartition égale des revenus; il n'y a donc aucun danger à laisser subsister les petites entreprises.

Nous voyons en même temps cette conception simplifiée du socialisme prendre place dans la tradition socialiste anglaise. Bernard Shaw fut, dans les années 1880 à 1890, l'un des fondateurs de la « Société Fabienne » qui recrutait parmi les bourgeois des partisans du socialisme réformiste et parlementaire. Et c'est cette société qui eut l'idée de créer un Parti du Travail au Parlement. On sait qu'une telle organisation existe : c'est le Labour Party, fédération de Trade-Unions et de Sociétés socialistes.

Il est curieux d'ailleurs de noter le jugement que porte Shaw sur les Trade-Unions. Il les considère comme l'aile droite du Parti travailliste, du fait qu'ils usent du droit de grève et qu'ils refuseraient de l'abandonner même dans des industries socialistes. C'est que par contre, Shaw et les socialistes du Parti travailliste sont partisans du travail obligatoire, et Shaw prévoit qu'en cas de grève nationale les socialistes d'une Chambre des Communes travailliste interviendront contre la

grève et qu'ils feront œuvre socialiste en proposant une loi en faveur du service social obligatoire. En somme, ce soi-disant socialisme de gauche ignore les classes sociales et se fait le défenseur d'une sorte d'intérêt général : le contribuable, par exemple, apparaît plus souvent dans l'ouvrage que le prolétaire. Rien de plus éloigné du syndicalisme qu'une telle conception!

Ajoutons que quelques notes précises des traducteurs A. et H. Hamon, permettent de comprendre des affirmations de l'auteur qui valent pour l'Angleterre et qui n'auraient pas toutes leur raison d'être en France. — MARCELLE RICHARD.

**Max Nettlau : DER ANARCHISMUS VON PROUDHON ZU KROPOTKIN (1859-1880) ; ÉLISÉE RECLUS, ANARCHIST UND GELEHRTER,** deux volumes édités par « Der Syndikalist » à Berlin. — **ELISEO RECLUS, LA VIDA DE UN SABIO, JUSTO Y REBELDE,** édition de « La Revista Blanca » à Barcelone (2 volumes, 1929).

J'ai déjà trop tardé à signaler ces ouvrages de l'infatigable travailleur qu'est Max Nettlau, qui, en dépit de toutes les difficultés économiques et morales, continue à publier cette monumentale histoire de l'anarchisme et des doctrines apparentées, à laquelle chacun de ses volumes est un apport nouveau : ses biographies de Bakounine, de Malatesta et maintenant de Reclus, et la série de volumes dont le premier, l'*Aube de l'Anarchisme*, paru en 1925, a été analysé ici. Le second, qui comprend la période de formation définitive des idées anarchistes modernes, offre les mêmes qualités de documentation abondante et sûre, les mêmes scrupules d'exactitude et de vérité, le même souci de mettre le lecteur en état de se faire un jugement par lui-même et de recourir aux sources chaque fois qu'il le désire, qui caractérisent tous les ouvrages de Nettlau. La biographie de Reclus, qui se rapporte en partie à la même période, montre le développement de ces idées chez leur plus pur représentant. Elle était particulièrement bien venue au moment où s'accomplissait le centenaire de la naissance de cet apôtre d'une société vraiment communiste (né le 15 mars 1830). On y trouvera un récit complet des vicissitudes de cette existence si bien remplie et un exposé détaillé des idées sociales de Reclus, telles qu'elles se manifestent à travers ses écrits et sa correspondance. L'édition espagnole, la seconde en date, contient une série d'additions dues à des recherches récentes de Nettlau. Cet ouvrage servira désormais de base à quiconque voudrait écrire la vie d'Elisée Reclus, l'une des plus belles et des plus dignes d'être proposées en exemple qui aient jamais été. Le volume suivant de l'histoire de l'anarchisme, qui comprendra les années 1881 à 1886 et traitera notamment du Congrès socialiste-révolutionnaire de Londres (juillet 1881), est en préparation.

Mais les volumes publiés permettent déjà d'apprécier le rôle de la fraction anarchiste du mouvement socialiste au XIXe siècle : l'importance qu'elle a donnée aux tendances éthiques du socialisme, caractérise ce rôle : sa position est moins nette, ses idées moins précises dans l'ordre économique. Mais l'utilité, la nécessité même d'une fraction qui accentue le côté moral du socialisme et fasse équilibre aux politiciens qui songent surtout à « manœuvrer » et finissent par démoraliser complètement le mouvement à force d'employer des moyens polémiques répugnants, — apparaît plus que jamais en ce moment où nous nous trouvons en présence d'une débâcle complète du mouvement socialiste, due en grande partie aux méthodes de lutte employées au sein même du mouvement socialiste par les partis communistes actuels, qui ont considérablement aggravé les procédés dont usait déjà la social-démocratie. L'usage constant du mensonge et de la calomnie contre des camarades qui n'ont d'autre tort que de diverger d'opinion avec la direction du P. C. sur la question des moyens à employer pour réaliser le socialisme, a fait au mouvement ouvrier un tort incalculable. — Jacques MESNIL.

**Ilya Ehrenbourg : LA VIE DE GRACCHUS BABEUF** et **G.-K. Chesterton : LA VIE DE WILLIAM COBBETT** (Editions de la N.R.F.).

Voici deux vies romancées d'un genre assez différent. Si la première procède surtout par tableaux dramatiques, par résurrection pittoresque de divers moments d'une époque, la seconde, œuvre du célèbre écrivain anglais Chesterton, se présente surtout comme un essai, l'interprétation morale et politique plus abstraite d'une existence et le rappel de sa signification.

Il se peut, comme on l'a dit, que cette vie de Babeuf ait gagné à être écrite par un témoin de la Révolution russe. Elle est vivante, elle a du mouvement et ne présente pas le complot babouviste comme le caprice et l'aberration d'une poignée de conspirateurs sans conscience et sans raison. Elle a le sens de la liaison des évènements, et l'on y saisit le rapport entre le sursaut babouviste et la condition misérable de la classe ouvrière parisienne.

La volonté de ramener la trame historique à des épisodes symboliques frappants, fausse sans doute quelques perspectives et donne trop d'importance à telle figure secondaire ou sans rapport direct avec Babeuf. Mais si les proportions exactes n'y sont pas toujours, du moins peut-on avoir la sensation approchée de l'époque.

L'on voit, par exemple, se grouper autour de Babeuf, certains survivants du régime montagnard, ambitieux déçus et qui n'auraient pas suivi loin leur chef dans sa tentative d'instauration du communisme. L'on y découvre aussi sa popularité dans les faubourgs et la physionomie de ses principaux compagnons, Sylvain Maréchal, Darthé, Buonarotti. Le héros du livre est jugé avec sympathie : si l'on peut lui reprocher des maladresses ou des naïvetés, du moins est-il d'une grande probité et d'un esprit de sacrifice qui en font une belle figure révolutionnaire. Sa fin est narrée d'une manière émouvante. Que dire, par contre, des hommes du Directoire, ces renégats, ces parvenus sans scrupules, ces professionnels de l'intrigue et du mouchardage qui ressortent avec assez de relief sur cette triste toile de fond.

L'ouvrage paraît donc suffisamment bien informé en même temps qu'équitable. Il se lit aisément et nos camarades y trouveront profit.

Cobbett les intéresse moins que Babeuf et l'on pourrait sans honte ignorer jusqu'à son nom. Mais s'il ne le fait pas suffisamment vivre, à notre gré, pour nous étrangers, l'auteur montre avec sympathie la forte originalité de ce pamphlétaire anglais, à cheval sur le XVIIIe et le XIXe siècles et qui est, à une époque de grande industrie, de parlementarisme, de bourgeoisie installée et étalée, le représentant découragé de la vieille Angleterre villageoise, agrarienne et de ses vertus périmées. Le manoir et la ferme contre l'usine. Quelques séjours en prison lui rappellent que le vieux temps n'est plus et sa verve colorée, fertile en injures pittoresques, est une force inutile.

De même, il faudra renouveler plus tard le programme des Egaux, non exempt d'un reste d'utopie. Mais Babeuf a été, plus qu'un frondeur de talent, un moment de la Révolution et la haute conscience de ses derniers jours désespérés. — A. RICHARD.

---

# PETITES NOUVELLES

— L'*Humanité* publie en feuilleton « Les Meskines », le roman de notre camarade Charles Boussinot, édité en volume par la Librairie du Travail, à l'occasion du Centenaire de l'Algérie. Voilà qui changera les lecteurs du quotidien communiste des saloperies d'un quelconque Tissandier.

— Le volume attendu de Victor Serge « L'An I de la Révolution russe », sortira du brochage ces jours-ci. C'est un intéressant ouvrage, de près de 500 pages, que la Librairie du Travail va ajouter à son actif.

— A signaler « Les Jauniers », de Paul Monet (Documents bleus, N. R. F.), consacré à la « traite des jaunes », ouvrage particulièrement d'actualité en raison des événements d'Indochine.

— Les *Humbles* mènent campagne pour Francesco Ghezzi, emprisonné de Staline, et ils attaquent violemment Henri Barbusse à propos de l'affaire Guilbeaux. Mais peut-on prendre cela au sérieux quand on se rappelle l'attitude ignominieuse de Maurice Wullens dans l'affaire Lazarevitch?

# FAITS & DOCUMENTS

*Nous sommes obligés de remettre au prochain numéro le relevé analytique des faits du mois.*

**Ce qui s'est passé à Bruxelles...** Dans le dernier numéro de l'*Ecole Emancipée*, Rollo raconte enfin ce qui s'est passé à Bruxelles, en août 1929, après le Congrès fédéral de Besançon, au Comité Exécutif de l'Internationale des Travailleurs de l'Enseignement :

Les 10 et 11 août se réunit à Bruxelles le C. E. de l'I. T. E. et, à cette occasion, une manœuvre odieuse fut entreprise contre notre majorité, avec la complicité active du secrétariat de l'I.T.E. Monmousseau et Claveri, pour la C. G. T. U., Barbé pour le P. C. et l'I. C., Apletine, Cogniot et Vernochet pour l'I. T. E., firent, en présence d'Aulas, le procès des débats et des résolutions de Besançon, que nul communiste ne pouvait ni ne devait défendre. Aulas fut sommé de rompre avec les « centristes », de combattre immédiatement les dites résolutions, de reconnaître publiquement ses « erreurs ». Toute résistance de sa part, toute velléité de composer avec les « centristes » entraînerait son exclusion du Parti, suivie d'une lutte implacable contre le B. F. Ou avec le Parti ou avec le « Centre »? Ou avec le « Centre » mais contre le Parti ! Le Parti accordait son entière confiance à la Seine pour liquider les éléments « fatigués » et « vieillis » qui entravent l'essor révolutionnaire de la Fédération. Que soit enfin entreprise cette épuration, déclara un responsable de l'I. T. E., et les jeunes accourront en foule en ses rangs !

Aulas eut beau parler le langage de la raison, faire valoir l'impossibilité de briser la ligne tracée à Besançon, souligner les conséquences lamentables d'une telle tentative, rien n'y fit. Le temps de la réflexion ne lui fut pas laissé. Décemparé, tourmenté à la pensée d'un lendemain facilement prévisible, en proie à une angoisse intellectuelle et morale indicible, sommé d'opter entre un parti qu'il aimait et servait consciencieusement et une organisation dont la volonté devait être la sienne, atterré à l'évocation de la crise qui allait inévitablement surgir en notre sein, ballotté entre deux devoirs inconciliables, Aulas donna, à un jour d'intervalle, des réponses contradictoires dont l'imprécision ne satisfit pas ses confesseurs.

La campagne annoncée fut déclanchée dans la *Vie Ouvrière*. Monmousseau et Cogniot y stigmatisèrent le « réformisme » de notre majorité pour lui opposer la pénétration et la capacité révolutionnaires de la M. O. R. (minorité orthodoxe).

Rollo parle ensuite d'une nouvelle « tentative de subordination » entreprise à l'occasion du Congrès de la C. G. T. U. :

Vint le Congrès confédéral. Le vendredi 20 septembre une réunion privée se tint, sous l'égide du P. C., à notre intention. Claveri, secrétaire de la C. G. T. U., nous en fit connaître le but. Le Parti n'avait plus confiance en nous : Aulas avait failli à ses engagements, Dommanget avait défendu le Manuel d'Histoire en termes inadmissibles, Bouët avait ironisé la direction unique à propos de la direction bicéphale du mouvement des Normaliens de Quimper, Rollo s'était tu, honteusement, durant le Congrès de Besançon, Aulas et lui avaient repoussé les invites réitérées qui leur avaient été adressées pendant le Congrès confédéral pour rallier solennellement la majorité. Aussi le Parti nous invitait-il, et invitait-il le B. F., à rédiger une déclaration où nous reconnaîtrions nos erreurs » : erreur d'avoir écrit, imprimé, répandu un manuel d'histoire erroné et pernicieux; erreur de n'avoir pas souscrit à la condamnation prononcée contre le Syndicat du Finistère par l'I. T. E., les Groupes de Jeunes de l'U. G. E. E. ; erreur de n'avoir pas accepté la motion d'orientation de la Seine ; erreur de n'avoir pas désigné de secrétaire permanent. Cette déclaration serait adressée, pour examen, au Parti qui la présenterait ensuite à notre signature, après quoi elle paraîtrait dans la *Vie Ouvrière*.

Ces propositions provoquèrent en nous une émotion d'autant plus vive que tout essai de conciliation nous était interdit. Nous essayâmes pourtant de discuter. On ne pouvait, décemment, exiger de nous la dénonciation de décisions prises un mois auparavant et dont la fausseté ne nous apparaissait nullement. Le P. C. et la C. G. T. U. ne connaissaient du Manuel d'Histoire que ce que leur en avaient appris les graves pédagogues des Jeunesses Communistes (1), et des incidents de Quimper que ce qu'ils en avaient lu dans les comptes-rendu frelatés de l'*Humanité*. Nous offrîmes à Claveri d'étudier avec nous le Manuel et d'inscrire à l'ordre du jour d'une prochaine réunions de la Commission centrale des grèves de la C. G. T. U. l'examen des incidents de Quimper. Edouard III fut inflexible et nulle Philippine n'intercéda en notre faveur. Ou la déclaration, ou l'exécution!...

Trois semaines après, paraissait notre plate-forme, et la procédure d'exécution, agrémentée des amabilités de l'*Humanité* et de la *Vie Ouvrière*, était engagée contre nous. Nous avons payé de notre exclusion notre résistance aux folies du P. C., et — il faut le souligner et nous y reviendrons — de l'I. T. E., mais nous ne regrettons rien, car nous sommes persuadés que notre abdication eût tué notre Fédération.

⁂

**Le provocateur Paul Jany à l'œuvre** La *Victoire* de Gustave Hervé vient d'accueillir le nommé Paul Jany, qui, il y moins d'un an, était encore rédacteur à l'*Humanité* où il jouait le rôle de mouchard pour le compte de la direction du Parti. Ne jouait-il pas aussi dans la rédaction du journal communiste le rôle de mouchard et de provocateur pour le compte du Quai des Orfèvres? Un article de Marcel Say dans *Ça Ira* du 24 mai nous permet de donner une réponse affirmative à cette question. Voici quelques extraits de cet article :

A peine débarqué rue Lafayette, voilà Jany, comme par miracle, pris sous la protection des grands chefs. Semard, Frachon, Célor, qui ont du flair et s'y connaissent en « hommes (?) », le pistonnent, lui donnent du galon, le prennent pour confident, le chargent de missions secrètes.

Et, en quelques mois, venu on ne sait d'où, piloté on ne sait par qui, voilà ce bravache équivoque investi par le Centre d'une autorité sans appel, trépidant, hurlant ses ordres, donnant de la gueule, crachant le feu, dans les jeunesses d'abord, dans le parti et à l'*Humanité* ensuite.

Bonimenteur, ostentatoire, excessif dans ses propos et dans ses écrits, il « coûte » au *Jean-Le-Gouin*, à la *Caserne*, à l'*Aube Sociale*, à l'*Humanité* surtout, plusieurs centaines de mille francs d'amendes que lui reprochent justement, en admonestations réitérées, l'administrateur Seux et les avocats Willard et Viennet.

Tant pis pour les fonds de l'*Huma*, tant pis pour les sous des prolos : la crapuleuse surenchère du sieur Jany se développe et s'aggrave.

Le voilà candidat dans le XII^e^, *imposé par le Centre*, aux dernières élections municipales.

Le voilà, les poches bien garnies, parti à Mailly, à Sissonnes, à Châlons, partout où il y a chance à courir que de pauvres bougres, las des corvées, de l'étape interminable et du pain moisi, se laisseront exciter à un geste impuissant de révolte. Combien d'années de prison, de cellule et de bagne infligées à leurs victimes, le provocateur Jany et ceux qui lui ont confié les leviers de commande de l' « appareil antimilitariste » ont-ils aujourd'hui sur la conscience ?...

...Notre conviction était acquise. Et fortement charpentée.

Les « trouvailles » faites par la police dans la poche de l'étrange Cassiot, ami intime de Célor et de Jany ; les fructueuses perquisitions dans le bureau de la *Caserne* à l'*Huma*, dont Jany et ses pareils connaissaient seuls les secrets, et, surtout, le furieux incident survenu, dans les couloirs de l'*Huma*, le 16 août, à l'occasion d'une pseudo-révolte qui se serait produite sur

(1) Et, ajoutons-nous aujourd'hui, ce qu'avait pu leur leur en dire certain responsable de l'I. T. E., qui le jugeait digne du pilon.

le *Waldeck-Rousseau*, révolte que Jany voulait exploiter à grand renfort d'épithètes provocatrices, tout nous avait prouvé que les cadres dirigeants du P. C. et de l'*Humanité* étaient envahis, infestés par les flics.

Le 13 août, Jany, qui se disait sûr de ses sources, mais prétendait ne pas vouloir les brûler, remettait au secrétariat de rédaction un papier incendiaire qui, fortement atténué, parut dans l'*Huma* le 14 août, avec ce titre : « Que s'est-il passé sur le *Waldeck-Rousseau* ? En plus d'une épidémie qui a fait des ravages à bord du croiseur, une révolte de l'équipage aurait éclaté *suivie d'une répression féroce. On compterait 32 morts sur le bateau.* »

Inutile de dire que la forme conditionnelle n'était pas de Jany.

Quand, par l'intermédiaire des visiteurs et des avocats, les camarades emprisonnés à la Santé connurent et ce papier et, *surtout, la campagne véhémente et ordurière que Jany prétendait mener, les jours suivants, SEUL,* Marty, comme toujours sérieux et perspicace, s'opposa à un tel étalage d'absurdités, de mensonges et de provocations.

Les autres : Frachon et Monmousseau en tête, soutenaient ardemment le misérable Jany, et s'efforçaient de laisser publier ses redoutables calembredaines.

Elles ne parurent pas, heureusement arrêtées par un secrétariat de rédaction à poigne. Mais Jany, sentant la partie perdue et cherchant à brusquer les événements, s'arma d'un revolver, le chargea, se précipita dans le bureau de Forestier et de Fégy, et prétendit les « abattre d'une balle dans la tête », puisqu'ils s'opposaient à sa « campagne » et, d'après lui, agissaient ainsi... en contre-révolutionnaires !

C'est moi qui désarmai l'énergumène.

Ce sont Fégy, Forestier, Altman, Leiciague, Delhay, Digne, Passelac, Guitard, Legay, Maria Forsans (secrétaire particulière de Cachin) et moi qui, par de nombreuses lettres au Bureau Politique et au Secrétariat du Parti, avons, les premiers, dénoncé le provocateur Paul Jany.

Il paraît que nous avons eu tort.

Ses amis, ses « patrons », ses protecteurs, ses pareils nous l'ont bien fait voir, puisque, de nous tous, il n'y a plus à l'*Humanité* que Forestier et Fégy !

# ENTRE NOUS

### 70 ABONNEMENTS NOUVEAUX PAR MOIS TROIS PAR JOUR !

Que disions-nous au début de l'année? *La Révolution Prolétarienne* doit compter 1.500 abonnés à la fin 1930. Pour atteindre ce résultat, 70 abonnements nouveaux nous sont nécessaires chaque mois, 3 abonnements nouveaux par jour. Encore n'était-ce là qu'un programme minimum, un objectif tout ce qu'il y a de modeste.

Pour minimum que soit ce programme, aujourd'hui à fin mai, nous n'en avons réalisé que la moitié. En effet, nous n'avons enregistré, depuis le 1er janvier jusqu'à ce jour, que 170 abonnements nouveaux, alors que nous aurions dû en compter 350 si nous avions marché à la cadence de 70 par mois.

Certes, nous avons dépassé les 1.100 ; certes, partis de 1.070 au 1er janvier, nous sommes aujourd'hui à 1.142. Mais c'est à 1.300 que nous devrions être.

Nous confessons que, les premiers, nous avons quelque peu négligé notre besogne en vue du recrutement d'abonnés nouveaux. Et, naturellement, cela s'est reporté sur l'ensemble, chacun laissant plus ou moins aller les choses.

Il faut vraiment vous réveiller, camarades qui aimez votre revue et qui désirez non pas seulement la voir vivre — ou plus exactement végéter — mais la voir prospérer, la voir grandir.

Il faut que chacun d'entre nous se demande :

— Quels sont les militants ouvriers que je connais comme susceptibles de s'intéresser à la revue, et qui n'y sont pas encore abonnés ?

Cet inventaire dressé, il sera nécessaire de distinguer ceux des camarades que l'on peut pressentir soi-même — et il faudra les pressentir de suite, la méthode directe étant la plus productive.

Ceux que l'on ne peut toucher directement, il faudra nous les signaler sans tarder. Nous les prendrons comme possibles et nous les pressentirons nous-mêmes.

Nous savons qu'il est possible d'obtenir trois abonnements nouveaux par jour.

Mais à une condition.

Que nos amis secouent leur torpeur !

Qu'avec nous ils se remettent au travail de pénétration que constitue la recherche d'abonnés nouveaux !

Nous attendons, camarades, votre effort, ainsi que des listes copieuses d'abonnés possibles. Il nous faudrait 300 adresses d'abonnés possibles pour le 1er juillet. A vous de nous les fournir rapidement.

### RENOUVELEZ ! RENOUVELEZ !

Pour les retardataires d'*avril*, les recouvrements postaux partiront le 5 juin. Nous espérons que tous les camarades qui ont négligé de renouveler, feront bon accueil au reçu que leur présentera le facteur.

Renouvelons notre demande aux camarades dont l'abonnement a pris fin en *mai*. Qu'ils se hâtent de nous envoyer leur réabonnement, notre situation financière restant difficile.

### ET LA BROCHURE CHALLAYE ?

C'est le moment de reprendre la diffusion de la brochure de Félicien Challaye : *Un aspirant dictateur, André Tardieu.*

Rappelons nos prix par quantités :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 50 | exemplaires | ..... | 22 francs |
| 100 | — | ..... | 40 — |
| 500 | — | ..... | 180 — |
| 1.000 | — | ..... | 320 — |

Envoyer le montant des commandes à notre compte de chèques postaux, Paris 734-99.

### LES ABONNEMENTS NOUVEAUX

Paris, 4 ; Seine, 1 ; Ardennes, 2 ; Cantal, 1 ; Doubs, 1 ; Gironde, 1 ; Hérault, 2 ; Loire, 1 ; Pas-de-Calais, 1. — Total : 14 *abonnements nouveaux.*

### LES SOUSCRIPTIONS DE LA QUINZAINE

Marjolin (Paris), 5 ; Noëlie Drous (Paris), 5 ; H. Farsy (Pas-de-Calais), 10 ; Guigui (Paris), 6 ; A. Pelletier (Paris), 5 ; P. Ferrier (Savoie), 5 ; Gascon Roland (Paris), 5 ; Perrin (Vosges), 5 ; J. Burguet (Haute-Vienne), 10 ; E. Leclercq (Seine-et-Oise), 10 ; Garsot (Paris), 5 ; Durand (Seine), 10 ; Ménard (Paris), 10 ; Marchetti (Seine-Inférieure), 5 ; B. Giauffret (Alpes-Maritimes), sa demi-journée du 1er mai, 20 ; Gruat (Hérault), 5 ; Davoust (Seine), 10. — Total : 131 francs.

### Nous avons reçu :

E. Lanti : *La Langue internationale* (ce que tout militant ouvrier doit connaître de la question), une brochure : 3 fr. 50 (Fédération Espérantiste ouvrière) ;

D. Manouilski : *La crise économique et l'essor révolutionnaire*, une brochure : 1 fr. 50 (Bureau d'éditions) ;

V. Molotov : *Nouvelle étape*, une brochure : 1 franc (Bureau d'éditions) ;

XXX : *Staline*, un volume : 6 fr. (Bureau d'éditions) ;

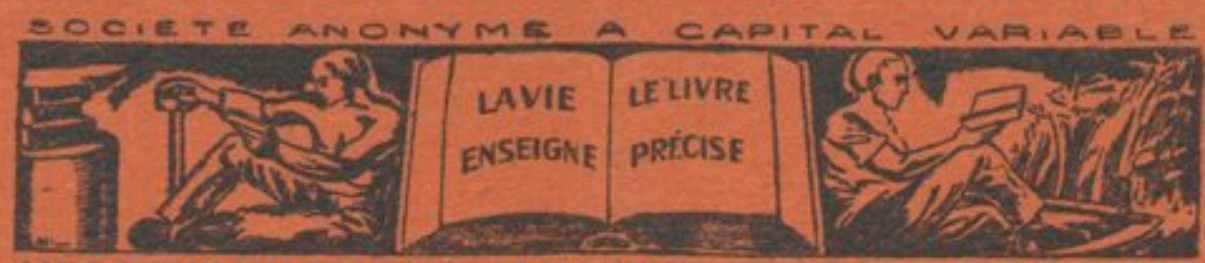
G. Grinko : *Le Plan quinquennal*, un volume : 15 fr. (Bureau d'éditions) ;

N. Krylenko : *La lutte de classe par le sabotage*, une brochure : 2 fr. (Bureau d'éditions) ;

D. Mikol : *Prospérité américaine et Fordisme* (le point de vue d'un ouvrier américain), une brochure : 1 fr. 25 (Groupe d'études anglaises).

Impr. LABOR, 8, Bd de Vaugirard, Paris-XVe.
*Le Gérant :* M. Chambelland.

Téléphone
Combat 08-02
R. C. 235.494 B




Chèque postal
PARIS
N° 43-08

# Dernières Nouveautés

## HISTOIRE

Pierre DOMINIQUE : **La Commune** (Grasset), 1 vol. ..... 15 fr. »

## LITTÉRATURE

Rudyard KIPLING : **Mais ceci est une autre histoire** (Mercure de France). 1 vol. ..... 15 fr. »

Maurice MAETERLINCK: **La Vie des Fourmis** (Bibliothèque Charpentier). 1 vol. 12 fr. »

## QUESTIONS SOCIALES

Paul MONET : **Les Jaunières** (N. R. F.) ..... 15 fr.

René MAUNIER : **Mélanges de sociologie nord-africaine** (Alcan) ..... 15 fr.

Max BEER : **Histoire générale du socialisme et des luttes sociales. I. L'antiquité** (traduction de l'allemand par Marcel Ollivier) (Les Revues) ..... 12 fr.

**UN LIVRE A LIRE**

*CHARLES BOUSSINOT*

# LES MESKINES

ROMAN

Un volume de 340 pages .. .. .. .. .. 15 fr.

## Pour le Centenaire de l'Algérie

*A lire et faire circuler :*

FÉLICIEN CHALLAYE

UN ASPIRANT DICTATEUR :

# André Tardieu

*« ... Un des obstacles que M. André Tardieu rencontre, c'est, en un certain nombre d'esprits, le souvenir de son passé. En dépit de la facilité avec laquelle s'oublient les pires scandales, l'individu ne peut se délivrer de l'auréole de mépris qui entoure sa face.*

*« Contribuons à la lutte contre la menace de dictature en rappelant, à l'aide de quelques textes incontestables, la carrière de cet homme, et, d'abord, les deux affaires auxquelles son nom reste indissolublement uni, l'affaire de l'Homs-Bagdad et celle de la N'Goko-Sangha. »*

Félicien CHALLAYE.

Une brochure : *cinquante centimes*

**Editions de la « Révolution Prolétarienne »**

54, rue du Château-d'Eau, **PARIS** (10e)

**Tous les Mercredis**

# *Le Cri du Peuple*

Hebdomadaire syndicaliste révolutionnaire

publié sous le contrôle du Comité pour l'Indépendance du Syndicalisme

**Rédaction et Administration** : 123, rue Montmartre, Paris (2e)

Le numéro : **50 centimes**

**Abonnements** : 6 mois, 10 fr. ; 1 an, 20 fr. — **Chèque postal : René Deveaux 525-67**

PARIS